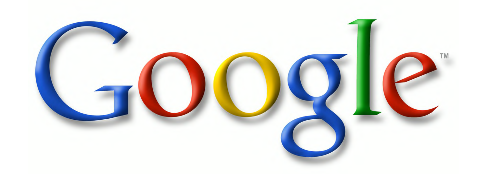





Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre François



Schuler

gesellschaftlich 2 ff 8 ⅞ recititudinis } 13
franchise 62 ⅞ droiture
rechtfreundlicher 10/11 — 83/5

progr. Solicitor 11 29

maréchaussée 44 | 65/6

Ärzte 146/7, 154, 156

Richter 215/6
[illegible] im Recht

Francais 211

326 ⅞ 5

Huissier, Loyal • 329
l'ordonnance formation

337 l'intérêt du Prince

19 [illegible]

ŒUVRES

DE

MOLIERE.

TOME QUATRIEME.

ŒUVRES

DE

MOLIERE.

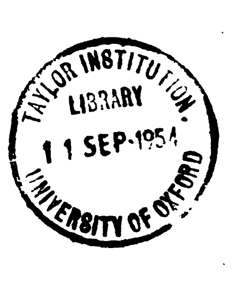
NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.



LE MISANTHROPE,

COMÉDIE.


Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais

LE

MISANTHROPE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

ALCESTE, *assis.*

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, & courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, & ne veux point entendre.

Schuler

Geschäftigkeit 2 ff 8 } 8 rectitude } 13
franchise 62 } 7 droiture

rechtschaffen 10|11 — 83|5

progr. Solicitur 11 / 29

65|6

maréchaussée 44 |

Ärzte 146|7, 154, 156 [illegible]

Richter 215|6
[illegible] in Ärzte

Français 211

326 } 5

Huissier, Loyal • 329
l'ordonnance formation

337 l'intérêt du Prince

19 [illegible]

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

TOME QUATRIEME.

Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.
Sur quelque préférence une estime se fonde;
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du tems,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue, & pour le trancher net,
L'ami du genre-humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je; on devroit châtier, sans pitié,
Ce commerce honteux de semblans d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, & qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle; & que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE.

Il est bien des endroits, où la pleine franchise
Deviendroit ridicule, & seroit peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austere honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos, & de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?

Et, quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi ! vous iriez dire à la vieille Emilie,
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qui est trop importun ;
Et qu'il n'est à la Cour oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure & l'éclat de sa race ?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point ;
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, & la Cour & la Ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile ;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font :
Je ne trouve par-tout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; & mon dessein
Est de rompre en visiere à tout le genre-humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous envisage ;
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux freres que peint l'Ecole des Maris,
Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu, laissons-là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades ;
Le monde par vos soins ne se changera pas :
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc, que cette maladie,
Par-tout où vous allez, donne la comédie ;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du tems,
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c'est ce que je demande ;
Ce m'est un fort bon signe, & ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,

Seront enveloppés dans cette averſion ?
Encor, en eſt-il bien, dans le ſiecle où nous ſommes...

ALCESTE.

Non, elle eſt générale, & je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils ſont méchans & malfaiſans ;
Et les autres, pour être aux méchans complaiſans,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuſes,
Que doit donner le vice aux ames vertueuſes.
De cette complaiſance on voit l'injuſte excès,
Pour le franc ſcélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de ſon maſque, on voit à plein le traître ;
Par-tout il eſt connu pour tout ce qu'il peut être ;
Et ſes roulemens d'yeux, & ſon ton radouci,
N'impoſent qu'à des gens qui ne ſont point d'ici.
On ſait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de ſales emplois s'eſt pouſſé dans le monde,
Et que par eux, ſon ſort, de ſplendeur revêtu,
Fait gronder le mérite, & rougir la vertu :
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son miſérable honneur ne voit pour lui perſonne ;
Nommez-le fourbe, infâme, & ſcélérat maudit,
Tout le monde en convient, & nul n'y contredit :
Cependant ſa grimace eſt par-tout bien venue ;
On l'accueille, on lui rit, par-tout il s'inſinue ;
Et s'il eſt, par la brigue, un rang à diſputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu ! ce me ſont de mortelles bleſſures,
De voir qu'avec le vice on garde des meſures ;
Et, parfois, il me prend des mouvemens ſoudains,
De fuir dans un déſert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu ! des mœurs du tems mettons-nous
moins en peine,
Et faisons un peu grace à la nature humaine ;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;
A force de sagesse, on peut être blâmable ;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges,
Heurte trop notre siecle & les communs usages ;
Elle veut aux mortels trop de perfection.
Il faut fléchir au tems sans obstination ;
Et c'est une folie à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre
cours.
Mais quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point
être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils
sont,
J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font ;
Et je crois qu'à la Cour, de même qu'à la Ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne si bien,
Ce flegme pourra-t il ne s'échauffer de rien ?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,

Ou qu'on tâche à ſemer de méchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela, ſans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre ame murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon eſprit enfin n'eſt pas plus offenſé
De voir un homme fourbe, injuſte, intéreſſé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des ſinges malfaiſans, & des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pieces, voler,
Sans que je ſois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raiſonnement eſt plein d'impertinence.

PHILINTE.

Ma foi! vous ferez bien de garder le ſilence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos ſoins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'eſt une choſe dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous ſollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raiſon, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun Juge par vous ne ſera viſité?

ALCESTE.

Non. Eſt-ce que ma cauſe eſt injuſte ou douteuſe?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord; mais la brigue eſt fâcheuſe;
Et...

ALCESTE.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,
Et peut par sa cabale entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verrai, dans cette plaiderie,
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchans, scélérats & pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous & le genre-humain, si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincere Eliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux;
Cependant à leurs vœux votre ame se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimene l'amuse,
De qui l'humeur coquette & l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve,
Ne ferme point les yeux aux défauts qu'on lui treuve;
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,

Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon foible, elle a l'art de me plaire :
J'ai beau voir ses défauts, & j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer ;
Sa grace est la plus forte ; & sans doute ma flamme,
De ces vices du tems pourra purger son ame.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle ?

ALCESTE.

Oui, parbleu !
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais si son amitié pour vous se fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui ?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui ;
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois qu'à former des desirs,
Sa cousine Eliante auroit tous mes soupirs ;
Son cœur, qui vous estime, est solide & sincere,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai, ma raison me le dit chaque jour ;
Mais la raison n'est pas ce qui regle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, & l'espoir où vous êtes
Pourroit...

SCENE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE, *à Alceste.*

J'AI su là bas que, pour quelques emplettes,
Eliante est sortie, & Célimene aussi.
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, & d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis long-tems, cette estime m'a mis
Dans un ardent desir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, & de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.

(*Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, sans faire attention que c'est à lui qu'on parle, & ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit:*)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, Monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoi.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'Univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

L'état n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du Ciel écrasé, si je mens;
Et pour vous confirmer ici mes sentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez-là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi! vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire;
Mais l'amitié demande un peu plus de mystere;

Et c'eſt aſſurément en profaner le nom,
Que de vouloir le mettre en toute occaſion.
Avec lumiere & choix cette union veut naître;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connoître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu! c'eſt là-deſſus parler en homme ſage,
Et je vous en eſtime encore davantage.
Souffrons donc que le tems forme des nœuds ſi doux;
Mais, cependant, je m'offre entiérement à vous.
S'il faut faire à la Cour pour vous quelque ouverture,
On ſait qu'auprès du Roi je fais quelque figure;
Il m'écoute, & dans tout, il en uſe, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je ſuis à vous de toutes les manieres;
Et comme votre eſprit a de grandes lumieres,
Je viens pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un Sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et ſavoir s'il eſt bon qu'au Public je l'expoſe.

ALCESTE.

Monſieur, je ſuis mal propre à décider la choſe;
Veuillez m'en diſpenſer.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus ſincere en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'eſt ce que je demande, & j'aurois lieu de plainte,

Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous allez me trahir, & me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un Sonnet, *L'Espoir*... C'est une Dame,
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme,
L'Espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres & langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paroître assez net & facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heur à le faire.

ALCESTE.

Voyons, Monsieur, le tems ne fait rien à l'affaire.

ORONTE *lit.*

« L'espoir, il est vrai, nous soulage,
» Et nous berce un tems notre ennui.
» Mais, Philis, le triste avantage,
» Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je suis déja charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau ?

ORONTE.

» Vous eûtes de la complaisance ;
» Mais vous en deviez moins avoir,
» Et ne vous pas mettre en dépense,
» Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah ! qu'en termes galans ces choses-là sont mises !

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

Hé quoi ! vil complaisant, vous louez des sottises ?

ORONTE.

» S'il faut qu'une attente éternelle
» Pousse à bout l'ardeur de mon zele,
» Le trépas sera mon recours.

» Vos soins ne m'en peuvent distraire ;
» Belle Philis, on désespere,
» Alors qu'on espere toujours. »

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

La peste de ta chute, empoisonneur au diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï des vers si bien tournés.

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

Morbleu !

ORONTE, *à Philinte.*

Vous me flattez, & vous croyez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas*, *à Philinte*.

Hé ! que fais-tu donc, traître ?

ORONTE, *à Alceste*.

Mais pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matiere est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disois, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens
Qu'on a de faire éclat de tels amusemens ;
Et que, par la chaleur de montrer ses Ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par-là,
Que j'ai tort de vouloir...

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme ;
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchans côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon Sonnet vous trouvez à redire ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettois aux yeux, comme dans notre tems,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, & leur ressemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disois-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais Livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi. Résistez à vos tentations,
Dérobez au Public ces occupations;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que, dans la Cour, vous avez d'honnête homme,
Pour prendre de la main d'un avide Imprimeur,
Celui de ridicule & misérable Auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, & je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon Sonnet...

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet;
Vous vous êtes réglé sur de méchans modeles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que, *nous berce un tems notre ennui?*
Et que, *rien ne marche après lui?*
Que, *ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne donner que l'espoir!
Et que, *Philis, on désespere,*
Alors qu'on espere toujours.

Ce ſtyle figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractere & de la vérité;
Ce n'eſt que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'eſt point ainſi que parle la nature.
Le méchant goût du ſiecle en cela me fait peur;
Nos peres, tout groſſiers, l'avoient beaucoup meilleur;
Et je priſe bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanſon que je m'en vais vous dire.

« Si le Roi m'avoit donné
» Paris, ſa grand'Ville,
» Et qu'il me fallût quitter
» L'amour de ma mie;
» Je dirois au Roi Henri:
» Reprénez votre Paris;
» J'aime mieux ma mie, oh gay!
» J'aime mieux ma mie. »

La rime n'eſt pas riche, & le ſtyle en eſt vieux:
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon ſens murmure,
Et que la paſſion parle là toute pure?

« Si le Roi m'avoit donné
» Paris, ſa grand'Ville,
» Et qu'il me fallût quitter
» L'amour de ma mie;
» Je dirois au Roi Henri:
» Reprenez votre Paris;
» J'aime mieux ma mie, oh gay!
» J'aime mieux ma mie. »

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(à Philinte qui rit.)
Oui, Monsieur le Rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillans où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre, & moi je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que de votre maniere,
Vous en composassiez sur la même matiere.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchans;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, & cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi! mon grand Monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre deux.*

Hé! Messieurs, c'en en trop. Laissez-cela, de grace.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, & je quitte la place.
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et, moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

SCENE III.

SCENE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Hé bien, vous le voyez. Pour être trop sincere,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté....

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoi...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais,

ALCESTE.

Encore ?

PHILINTE.

On outrage.

ALCESTE.

Ah ! parbleu ! c'en eſt trop. Ne ſuivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi ; je ne vous quitte pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, CÉLIMENE.

ALCESTE.

MADAME, voulez-vous que je vous parle net ?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait :
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oui, je vous tromperois de parler autrement ;
Tôt ou tard nous romprons indubitablement ;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMENE.

C'est pour me quereller, donc à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi ?

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre ame :
Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obséder ;
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMENE.

Des amans que je fais me rendez-vous coupable ?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?

Et lorsque, pour me voir, ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre;
Mais un cœur, à leurs vœux, moins facile & moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux;
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes,
Acheve sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez,
Attache autour de vous leurs assiduités;
Et votre complaisance, un peu moins étendue,
De tant de soupirans chasseroit la cohue.
Mais, au moins, dites-moi, Madame, par quel sort,
Votre Clitandre à l'heur de vous plaire si fort?
Sur quel fonds de mérite & de vertu sublime,
Appuyez-vous, en lui, l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt,
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ces grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste reingrave,
Qu'il a gagné votre ame en faisant votre esclave?
Ou sa façon de rire, & son ton de fausset,
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMENE.

Qu'injustement, de lui, vous prenez de l'ombrage !
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage ?
Et que, dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis ?

ALCESTE.

Perdez votre procès, Madame, avec constance,
Et ne ménagez point un Rival qui m'offense.

CÉLIMENE.

Mais, de tout l'Univers, vous devenez jaloux.

ALCESTE.

C'est que tout l'Univers est bien reçu de vous.

CÉLIMENE.

C'est ce qui doit rasseoir votre ame effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais, moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie ?

CÉLIMENE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire, à mon cœur enflammé ?

CÉLIMENE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE.

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant ?

CÉLIMENE.

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne;
Et vous me traitez-là de gentille personne.
Hé bien, pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit, je me dédis ici;
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même :
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! faut-il que je vous aime?
Ah! que si de vos mains je ratrappe mon cœur,
Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur!
Je ne le cele pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMENE.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir, & jamais
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CÉLIMENE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amant si grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grace;
Parlons à cœur ouvert, & voyons d'arrêter...

SCENE II.

CÉLIMENE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMENE.

Qu'est-ce ?

BASQUE.

Acafte eft là-bas.

CÉLIMENE.

Hé bien, faites monter.

SCENE III.

CÉLIMENE, ALCESTE.

ALCESTE.

Quoi ! l'on ne peut jamais vous parler tête-à-tête ?
A recevoir le monde, on vous voit toujours prête ?
Et vous ne pouvez pas, un feul moment de tous,
Vous réfoudre à fouffrir de n'être pas chez vous ?

CÉLIMENE.

Voulez-vous qu'avec lui je me faffe une affaire ?

ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne fauroient me plaire.

CÉLIMENE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savoit que sa vue eût pû m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte...

CÉLIMENE.

Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe;
Et ce sont de ces gens, qui, je ne sais comment,
Ont gagné, dans la Cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire;
Ils ne sauroient servir, mais ils peuvent vous nuire:
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, & sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement...

SCENE IV.

ALCESTE, CÉLIMENE, BASQUE.

BASQUE.

Voici Clitandre, encor, Madame.

ALCESTE.

Justement.

CÉLIMENE.

Où courez-vous ?

ALCESTE.

Je sors.

CÉLIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire ?

CÉLIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CÉLIMENE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CÉLIMENE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMENE.

Hé bien, allez, sortez; il vous est tout loisible.

SCENE V.

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMENE, BASQUE.

ELIANTE, *à Célimene.*

Voici les deux Marquis qui montent avec nous.
Vous l'est-on venu dire?

CÉLIMENE.

Oui.

(*A Basque.*)

Des sieges pour tous.

(*Basque donne des sieges & sort.*)

(*A Alceste.*)

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE.

Non: mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre ame.

CÉLIMENE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui, vous vous expliquerez.

CÉLIMENE.

Vous perdez le ſens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMENE.

Ah !

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMENE.

Vous vous moquez, je penſe.

ALCESTE.

Non. Mais vous choiſirez ; c'eſt trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, ſur ces manieres,
D'un charitable avis lui prêter les lumieres ?

CÉLIMENE.

Dans le monde, à vrai dire, il ſe barbouille fort ;
Par-tout il porte un air qui ſaute aux yeux d'abord ;
Et lorſqu'on le revoit après un peu d'abſence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu ! s'il faut parler des gens extravagans,
Je viens d'en eſſuyer un des plus fatigans ;
Damon le raiſonneur, qui m'a, ne vous déplaiſe,
Une heure, au grand ſoleil, tenu hors de ma chaiſe.

CÉLIMENE.

C'eſt un parleur étrange, & qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands diſcours :
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte;
Et ce n'eſt que du bruit, que tout ce qu'on écoute;

ELIANTE, *à Philinte.*

Ce début n'est pas mal ; &, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, Madame, est un bon caractere.

CÉLIMENE.

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystere,
Qui vous jette, en passant, un coup-d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite, en grimaces abonde;
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, & ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille;
Et jusques au bon jour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, Madame ?

CÉLIMENE.

O l'ennuyeux conteur !
Jamais on ne le voit sortir du grand Seigneur.
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que Duc, Prince ou Princesse.
La qualité l'entête ; & tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage & de chiens:
Il tutaie, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMENE.

Le pauvre esprit de femme, & le sec entretien!
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre;
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;

Et la ſtérilité de ſon expreſſion
Fait mourir à tous coups la converſation.
En vain, pour attaquer ſon ſtupide ſilence,
De tous les lieux communs vous prenez l'aſſiſtance;
Le beau tems & la pluie, & le froid & le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuiſe bientôt.
Cependant ſa viſite, aſſez inſupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, & l'on bâille vingt fois,
Qu'elle s'émeut autant qu'une piece de bois.

ACASTE.

Que vous ſemble d'Adraſte?

CÉLIMENE.

Ah! quel orgueil extrême!
C'eſt un homme gonflé de l'amour de ſoi-même:
Son mérite jamais n'eſt content de la Cour;
Contre elle il fait métier de peſter chaque jour;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il ſe croit on ne faſſe injuſtice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMENE.

Que de ſon cuiſinier il s'eſt fait un mérite,
Et que c'eſt à ſa table à qui l'on rend viſite.

ELIANTE.

Il prend ſoin d'y ſervir des mets fort délicats.

CÉLIMENE.

Oui; mais je voudrois bien qu'il ne s'y ſervît pas:
C'eſt un fort méchant plat que ſa ſotte perſonne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis:
Qu'en dites-vous, Madame?

CÉLIMENE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, & d'un air assez sage.

CÉLIMENE.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse; & dans tous ses propos
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile:
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel-esprit;
Que c'est être savant, que trouver à redire;
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer & de rire;
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du tems,
Il se met au-dessus de tous les autres gens:
Aux conversations même il trouve à reprendre;
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne! voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, *à Célimene.*

Pour bien peindre les gens, vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de Cour;
Vous n'en épargnez point, & chacun a son tour:
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,

Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, &, d'un baiser flatteur,
Appuyer les sermens d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à Madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu! c'est à vous; & vos ris complaisans
Tirent de son esprit tous ces traits médisans.
Son humeur satyrique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;
Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas,
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit par-tout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi, pour ces gens, un intérêt si grand,
Vous, qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CÉLIMENE.

Et ne faut il pas bien que Monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise?
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des Cieux?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire;
Il prend toujours en main l'opinion contraire;
Et penseroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;

Et ses vrais sentimens sont combattus par lui,
Aussi-tôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire;
Et vous pouvez pousser contre moi la satyre.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit;
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison;
Que le chagrin contre eux est toujours de saison;
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinens, ou censeurs téméraires.

CÉLIMENE.

Mais...

ALCESTE.

Non, Madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre ame
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sais pas, mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici Madame sans defaut.

ACASTE.

De graces & d'attraits je vois qu'elle est pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; &, loin de m'en cacher,

Elle fait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut que l'on flatte :
A ne rien pardonner le pur amour éclate ;
Et je bannirois, moi, tous ces lâches Amans,
Que je verrois soumis à tous mes sentimens,
Et dont, à tous propos, les molles complaisances
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMENE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs ;
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ELIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces loix,
Et l'on voit les Amans vanter toujours leurs choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable.
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable ;
La noire à faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille & de la liberté ;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté ;
La mal-propre, sur soi de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée ;
La géante paroît une Déesse aux yeux ;
La naine, un abrégé des merveilles des Cieux ;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
La fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne ;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur ;
Et la muette garde une honnête pudeur.

C'est ainsi qu'un amant, dont l'amour est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMENE.

Brisons-là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi! vous vous en allez, Messieurs?

CLITANDRE & ACASTE.

Non pas, Madame,

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre ame.
Sortez quand vous voudrez, Messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMENE, *à Alceste.*

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non en aucune sorte.
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCENE VI.

ALCESTE, CÉLIMENE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE, *à Alceste.*

MONSIEUR, un homme est là, qui voudroit vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand'basques plissées,
Avec du d'or dessus.

CÉLIMENE, *à Alceste.*

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

SCENE VII.

ALCESTE, CELIMÈNE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, UN GARDE de la Maréchaussée.

ALCESTE, *allant au devant du Garde.*

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît ?
Venez, Monsieur.

LE GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE.

Messieurs les Maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE.

Qui, moi, Monsieur ?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pourquoi faire ?

PHILINTE, *à Alceste.*

C'est d'Oronte & de vous la ridicule affaire.

CÉLIMENE, *à Philinte.*

Comment ?

PHILINTE.

Oronte & lui se sont tantôt bravés
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre; allons, disposez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces Messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchans.

PHILINTE.

Mais d'un plus doux esprit...

ALCESTE.

Je n'en démordrai point; les vers sont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentimens traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,

Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

(à Clitandre & Acaste qui rient.)

Par la sanbleu, Messieurs, je ne croyois pas être
Si plaisant que je suis.

CÉLIMENE.

Allez vîte paroître
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, Madame; &, sur mes pas,
Je reviens en ce lieu pour vuider nos débats.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

CHER Marquis, je te vois l'ame bien satisfaite ;
Toute chose t'égale, & rien ne t'inquiete.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paroître joyeux ?

ACASTE.

Parbleu ! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, & sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont sur-tout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas :
Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire
D'une assez vigoureuse & gaillarde maniere.
Pour de l'esprit, j'en ai sans doute, & du bon goût,
A juger sans étude & raisonner de tout ;
A faire aux nouveautés, dont je fus idolâtre,
Figure de savant, sur les bancs du Théatre ;

Y décider en chef, & faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des Ahs.
Je ſuis aſſez adroit; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles, ſur-tout, & la taille fort fine.
Quant à ſe mettre bien, je crois, ſans me flatter,
Qu'on ſeroit mal venu de me le diſputer.
Je me vois dans l'eſtime, autant qu'on y puiſſe
être,
Fort aimé du beau ſexe, & bien auprès du Maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi
Qu'on peut, par tout pays, être content de ſoi.

CLITANDRE.

Oui. Mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pouſſer ici des ſoupirs inutiles?

ACASTE.

Moi! Parbleu, je ne ſuis de taille ni d'humeur,
A pouvoir d'une belle eſſuyer la froideur.
C'eſt aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler conſtamment pour des beautés ſéveres;
A languir à leurs pieds & ſouffrir leurs rigueurs,
A chercher le ſecours des ſoupirs & des pleurs,
Et tâcher, par des ſoins d'une très-longue ſuite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne ſont pas
faits
Pour aimer à crédit, & faire tous les frais.
Quelque rare que ſoit le mérite des belles,
Je penſe, Dieu merci, qu'on vaut ſon prix comme
elles;
Que, pour ſe faire honneur d'un cœur comme le
mien,
Ce n'eſt pas la raiſon qu'il ne leur coûte rien;

Et

Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE.

Tu penses donc, Marquis, être fort bien ici ?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE.

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, & t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il est vrai ; je me flatte, & m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait ?

ACASTE.

Je me flatte.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures ?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres ?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que, de ses vœux,
Célimene t'a fait quelques secrets aveux ?

ACASTE.

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE.

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je suis le misérable, & toi le fortuné ;
On a pour ma personne une aversion grande,
Et quelqu'un de ces jours, il faut que je me pende.

CLITANDRE.

Oh çà, veux-tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux ;
Que, qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Célimene,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,
Et le délivrera d'un rival assidu ?

ACASTE.

Ah ! parbleu, tu me plais avec un tel langage,
Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage.
Mais, chut.

SCENE II.

CÉLIMENE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMENE.

Encore ici?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CÉLIMENE.

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas.
Savez-vous qui c'est?

CLITANDRE.

Non.

SCENE III.

CÉLIMENE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE.

Arsinoé, Madame,
Monte ici pour vous voir.

CÉLIMENE.

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Eliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMENE.

De quoi s'avise-t-elle, & qui la fait venir?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe ;
Et l'ardeur de son zele...

CÉLIMÉNE.

Oui, oui, franche grimace.
Dans l'ame, elle est du monde ; & ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie,
Les amans déclarés dont une autre est suivie ;
Et son triste mérite abandonné de tous,
Contre le ciel aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude,
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ;
Et, pour sauver l'honneur de ses foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un Amant plairoit fort à la Dame ;
Et même, pour Alceste, elle a tendresse d'ame.
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits ;
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais ;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits, sous main, contre moi se détache.
Enfin, je n'ai rien vu de si sot à mon gré ;
Elle est impertinente au suprême degré,
Et...

SCENE IV.

ARSINOÉ, CÉLIMENE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMENE.

AH ! quel heureux fort en ce lieu vous amene ?
Madame, fans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOÉ.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMENE.

Ah ! mon Dieu ! que je fuis contente de vous voir !
(*Clitandre & Acaste fortent en riant.*)

SCENE V.

ARSINOÉ, CÉLIMENE.

ARSINOÉ.

LEUR départ ne pouvoit plus à propos fe faire.

CÉLIMENE.

Voulons-nous nous affeoir ?

ARSINOÉ.

Il n'eft pas néceffaire.
Madame, l'amitié doit fur tout éclater
Aux chofes qui le plus nous peuvent importer;

Et, comme il n'en est point de plus grande importance
Que celle de l'honneur & de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étois chez des gens de vertu singuliere,
Où, sur vous, du discours on tourna la matiere;
Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, & les bruits qu'elle excite,
Trouverent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre;
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre;
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre ame être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord,
Que l'air dont vous vivez vous faisoit un peu tort;
Qu'il prenoit dans le monde une méchante face;
Qu'il n'est conte fâcheux que par-tout on n'en fasse;
Et que, si vous vouliez, tous vos déportemens
Pourroient moins donner prise aux mauvais jugemens.
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée;
Me préserve le Ciel d'en avoir la pensée!
Mais, aux ombres du crime, on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'ame trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,

Et pour ne l'attribuer qu'aux mouvemens secrets
D'un zele qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMENE.

Madame, j'ai beaucoup de graces à vous rendre :
Un tel avis m'oblige ; &, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnoître à l'instant la faveur,
Par un avis aussi qui touche votre honneur ;
Et, comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite,
Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une ame qui vit bien
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là, votre pruderie & vos éclats de zele
Ne furent pas cités comme un fort bon modele ;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse & d'honneur,
Vos mines & vos cris aux ombres d'indécence,
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence ;
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous ;
Vos fréquentes leçons & vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes & pures :
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
» A quoi bon, disoient-ils, cette mine modeste,
» Et ce sage dehors que dément tout le reste ?
» Elle est à bien prier exacte au dernier point ;
» Mais elle bat ses gens, & ne les paie point.
» Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zele ;

» Mais elle met du blanc, & veut paroître belle.
» Elle fait, des tableaux, couvrir les nudités,
» Mais elle a de l'amour pour les réalités ».
Pour moi, contre chacun, je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'étoit médisance;
Mais tous les sentimens combattirent le mien,
Et leur conclusion fut, que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long-tems,
Avant que de songer à condamner les gens:
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour ne l'attribuer qu'aux mouvemens secrets
D'un zele qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendois pas à cette repartie,
Madame; & je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincere avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMENE.

Au contraire, Madame; &, si l'on étoit sage,
Ces avis mutuels seroient mis en usage.
On détruiroit par-là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zele,
Nous ne continuions cet office fidele,

Et ne prenions grand ſoin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous, de moi, moi, de vous.

ARSINOÉ.

Ah ! Madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'eſt en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMENE.

Madame, on peut, je crois, louer & blâmer tout;
Et chacun a raiſon, ſuivant l'âge ou le goût.
Il eſt une ſaiſon pour la galanterie;
Il en eſt une auſſi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand, de nos jeunes gens, l'éclat eſt amorti;
Cela ſert à couvrir de fâcheuſes diſgraces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne ſuive vos traces:
L'âge amenera tout; & ce n'eſt pas le tems,
Madame, comme on ſait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
Et vous faites ſonner terriblement votre âge.
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir,
N'eſt pas d'un ſi grand cas pour s'en tant prévaloir;
Et je ne ſais pourquoi votre ame ainſi s'emporte,
Madame, à me pouſſer de cette étrange ſorte.

CÉLIMENE.

Et moi, je ne ſais pas, Madame, auſſi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner ſur moi.
Faut-il de vos chagrins ſans ceſſe à moi vous prendre ?
Et puis-je mais des ſoins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma perſonne aux gens inſpire de l'amour,
Et ſi l'on continue à m'offrir, chaque jour,

Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on
m'ôte,
Je n'y saurois que faire, & ce n'est pas ma faute :
Vous avez le champ libre, & je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ.

Hélas ! & croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amans dont vous faites la vaine ?
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger,
A quel prix, aujourd'hui, on peut les engager ?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seule mérite attire cette foule ?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête
amour ;
Et que, pour vos vertus, ils vous font tous la cour ?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites :
Le monde n'est point dupe ; & j'en vois qui sont
faites
A pouvoir inspirer de tendres sentimens,
Qui chez elle pourtant ne fixent point d'amans ;
Et, delà, nous pouvons tirer des conséquences,
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes
avances ;
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'est notre sou-
pirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc point d'une si grande gloire,
Pour les petits brillans d'une foible victoire ;
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter pour cela les gens du haut en bas.
Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourroit faire comme les autres,

Ne se point ménager ; & vous faites bien voir
Que l'on a des amans, quand on en veut avoir.

CÉLIMENE.

Ayez-en donc, Madame, & voyons cette affaire ;
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire ;
Et sans...

ARSINOÉ.

Brisons, Madame, un pareil entretien,
Il pousseroit trop loin votre esprit & le mien ;
Et j'aurois pris déja le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encore ne m'obligeoit d'attendre.

CÉLIMENE.

Autant qu'il vous plaira, vous pouvez arrêter,
Madame, &, là-dessus, rien ne doit vous hâter.
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie ;
Et Monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

SCENE VI.

ALCESTE, CÉLIMENE, ARSINOÉ.

CÉLIMENE.

Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre ;
Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre.
Soyez avec Madame ; elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

SCENE VII.

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne;
Et jamais tous ses soins nepouvoient m'offrir rien,
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun & l'amour & l'estime;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrois que la Cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice:
Vous avez à vous plaindre, & je suis en courroux,
Quand je vois, chaque jour, qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moi, Madame? Et sur quoi pourrois-je en rien prétendre?
Quel service à l'Etat est-ce qu'on m'a vu rendre?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la Cour qu'on ne fait rien pour moi?

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la Cour jette des yeux propices,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.

Il faut l'occasion, ainsi que le pouvoir ;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir,
Devroit. ...

ALCESTE.

Mon Dieu, laissons mon mérite, de grace;
De quoi voulez-vous là que la Cour s'embarrasse ?
Elle auroit fort à faire, & ses soins seroient grands,
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas extrême ;
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits,
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Hé, Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siecle par-là n'a rien qu'on ne confonde !
Tout est d'un grand mérite également doué ;
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué :
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon Valet-de-chambre est mis dans la gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi, je voudrois bien que, pour vous montrer mieux,
Une Charge à la Cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
On peut, pour vous servir, remuer des machines ;
Et j'ai des gens en main que j'emploierois pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse;
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la Cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir & faire mes affaires.
Etre franc & sincere est mon plus grand talent;
Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense,
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
Hors de la Cour, sans doute, on n'a pas cet appui
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages.
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de Messieurs tels,
A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs Marquis essuyer la cervelle.

ARSINOÉ.

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de Cour;
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour;
Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, Madame, votre amie?

ARSINOÉ.

Oui. Mais ma conſcience eſt bleſſée, en effet,
De ſouffrir plus long-tems le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois afflige trop mon ame,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

ALCESTE.

C'eſt me montrer, Madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un Amant.

ARSINOÉ.

Oui, toute mon amie, elle eſt, & je la nomme
Indigne d'aſſervir le cœur d'un galant homme;
Et le ſien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela ſe peut, Madame, on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité ſe ſeroit bien paſſée
De jeter dans le mien une telle penſée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas être déſabuſé,
Il faut ne vous rien dire, il eſt aſſez aiſé.

ALCESTE.

Non. Mais ſur ce ſujet, quoi que l'on nous expoſe,
Les doutes ſont fâcheux plus que toute autre choſe;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fît ſavoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien, c'eſt aſſez dit; & ſur cette matiere,
Vous allez recevoir une pleine lumiere.

Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
Donnez-moi seulement la main jusques chez moi;
Là, je vous ferai voir une preuve fidelle
De l'infidélité du cœur de votre belle;
Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

NON, l'on n'a point vu d'ame à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure;
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avoit de ces Messieurs occupé la prudence.
» Non, Messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,
» Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
» De quoi s'offense-t-il? Et que veut-il me dire?
» Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
» Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers?
» On peut être honnête homme & faire mal des
» vers:
» Ce n'est point à l'honneur que touchent ces ma-
» tieres.
» Je le tiens galant homme en toutes les manieres,
» Homme de qualité, de mérite & de cœur;
» Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant
» auteur.

» Je louerai, si l'on veut, son train & sa dépense,
» Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;
» Mais pour louer ses vers, je suis son serviteur;
» Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bon-
» heur,
» On ne doit de rimer avoir aucune envie,
» Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie. »
Enfin toute la grace & l'accommodement,
Où s'est avec effort plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
» Monsieur, je suis fâché d'être si difficile,
» Et, pour l'amour de vous, je voudrois, de bon
» cœur,
» Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur; »
Et dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vîte envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier,
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
Et la sincérité dont son ame se pique,
A quelque chose en soi de noble & d'héroïque.
C'est une vertu rare au siecle d'aujourd'hui,
Et je la voudrois voir par-tout, comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus sur-tout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer;
Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

ELIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,

N'eſt pas toujours produit par un rapport d'humeurs;
Et toutes ces raiſons de douces ſympathies,
Dans cet exemple-ci ſe trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime aux choſes qu'on
peut voir ?

ÉLIANTE.

C'eſt un point qu'il n'eſt pas fort aiſé de ſavoir.
Comment pouvoir juger s'il eſt vrai qu'elle l'aime?
Son cœur de ce qu'il ſent n'eſt pas bien ſûr lui-même;
Il aime quelquefois ſans qu'il le ſache bien,
Et croit aimer auſſi, parfois, qu'il n'en eſt rien.

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette couſine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
Il tourneroit ſes vœux tout d'un autre côté;
Et, par un choix plus juſte, on le verroit, Madame,
Profiter des bontés que lui montre votre ame.

ELIANTE.

Pour moi je n'en fais point de façons, & je croi
Qu'on doit ſur de tels points être de bonne foi.
Je ne m'oppoſe point à toute ſa tendreſſe;
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéreſſe;
Et, ſi c'étoit qu'à moi la choſe pût tenir,
Moi-même, à ce qu'il aime, on me verroit l'unir.
Mais, ſi dans un tel choix, comme tout ſe peut
faire,
Son amour éprouvoit quelque deſtin contraire;
S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrois me réſoudre à recevoir ſes vœux;

Et le refus, souffert en pareille occurrence,
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que, là-dessus, j'ai pris soin de lui dire.
Mais si, par un hymen, qui les joindroit eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre ame lui présente.
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit sur moi, Madame, retomber!

ELIANTE.

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE.

Non, Madame;
Et je vous parle ici du meilleur de mon ame.
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et, de tous mes souhaits, j'en presse le moment.

SCENE II.

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah ! faites-moi raiſon, Madame, d'une offenſe
Qui vient de triompher de toute ma conſtance.

ÉLIANTE.

Qu'eſt-ce donc ? qu'avez-vous qui vous puiſſe émouvoir ?

ALCESTE.

J'ai ce que, ſans mourir, je ne puis concevoir ;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas comme cette aventure.
C'en eſt fait... Mon amour... Je ne ſaurois parler.

ELIANTE.

Que votre eſprit, un peu, tâche à ſe rappeller.

ALCESTE.

O juſte Ciel ! faut-il qu'on joigne à tant de graces
Les vices odieux des ames les plus baſſes !

ELIANTE.

Mais encor, qui vous peut...

ALCESTE.

Ah ! tout eſt ruiné !
Je ſuis, je ſuis trahi, je ſuis aſſaſſiné.
Célimene... Eût-on pu croire cette nouvelle?
Célimene me trompe, & n'eſt qu'une infidelle.

ELIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juſte fondement ?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légérement ;
Et votre esprit jaloux prend, parfois, des chimeres...

ALCESTE.

Ah, morbleu ! mêlez-vous, Monsieur, de vos
affaires.

(*A Eliante.*)

C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir dans ma poche, écrite de sa main.
Oui, Madame, une lettre écrite pour Oronte,
A produit à mes yeux ma disgrace & sa honte ;
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyoit les soins,
Et que de mes rivaux je redoutois le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas, quelquefois, si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous
plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ELIANTE.

Vous devez modérer vos transports ; & l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage ;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate & perfide parente,
Qui trahit lâchement une ardeur si constante;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ELIANTE.

Moi ! vous venger ? comment ?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidelle :
C'eſt par-là que je puis prendre vengeance d'elle ;
Et je la veux punir par les ſinceres vœux,
Par le profond amour, les ſoins reſpectueux,
Les devoirs empreſſés & l'aſſidu ſervice,
Dont ce cœur va vous faire un ardent ſacrifice.

ELIANTE.

Je compatis, ſans doute, à ce que vous ſouffrez,
Et ne mépriſe point le cœur que vous m'offrez ;
Mais peut-être le mal n'eſt pas ſi grand qu'on penſe,
Et vous pouvez quitter ce deſir de vengeance.
Lorſque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force deſſeins qu'on n'exécute pas ;
On a beau voir, pour rompre, une raiſon puiſſante,
Une coupable aimée eſt bientôt innocente ;
Tout le mal qu'on lui veut ſe diſſipe aiſément,
Et l'on ſait ce que c'eſt qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, Madame, non. L'offenſe eſt trop mortelle :
Il n'eſt point de retour, & je romps avec elle ;
Rien ne ſauroit changer le deſſein que j'en fais,
Et je me punirois de l'eſtimer jamais.
La voici, mon courroux redouble à cette approche,
Je vais de ſa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, & vous porter après
Un cœur tout dégagé de ſes trompeurs attraits.

SCENE III.

CÉLIMENE, ALCESTE.

ALCESTE, *à part.*

O CIEL! de mes transports puis-je être ici le maître?

CÉLIMENE, *à part.*

Ouais! (*A Alceste.*)
Quel est donc le trouble où je vous vois paroître?
Et que me veulent dire, & ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs, dont une ame est capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons & le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMENE.

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah! ne plaisantez point, il n'est pas tems de rire.
Rougissez bien plutôt! vous en avez raison,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme;
Par ces fréquens soupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins & votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre.
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,

Je

Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que, sur les vœux, on n'a point de puissance,
Que l'amour veut par-tout naître sans dépendance,
Que jamais, par la force, on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si, pour moi, votre bouche avoit parlé sans feinte;
Et rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais, d'un aveu trompeur, voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés:
Je cede aux mouvemens d'une juste colere,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMENE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites moi, perdu le jugement?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMENE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE.

Ah! que ce cœur est double, & sait bien l'art de feindre!
Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts;
Jetez ici les yeux, & connoissez vos traits:
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et, contre ce témoin, on n'a rien à répondre.

CÉLIMENE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

CÉLIMENE.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE.

Quoi! vous joignez ici l'audace à l'artifice?
Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing?

CÉLIMENE.

Pourquoi désavouer un billet de ma main?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir, sans demeurer confuse
Du crime dont vers moi son style vous accuse?

CÉLIMENE.

Vour êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convaincant?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceurs pour Oronte,
N'a donc rien qui m'outrage, & qui vous fasse honte?

CÉLIMENE.

Oronte! Qui vous dit que la lettre est pour lui?

ALCESTE.

Les gens qui, dans mes mains, l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous, vers moi, moins coupable en effet?

CÉLIMENE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il, & qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE.

Ah! le détour est bon, & l'excuse admirable:
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait;
Et me voilà, par-là, convaincu tout-à-fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossieres?
Et croyez-vous les gens si privés de lumieres?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair;
Et comment vous pourrez tourner, pour une femme,
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme?
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMENE.

Il ne me plaît pas, moi.
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMENE.

Non, je n'en veux rien faire; &, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grace, montrez-moi, je ferai satisfait,
Qu'on peut, pour une femme, expliquer ce billet.

CÉLIMENE.

Non, il est pour Oronte, & je veux qu'on le croie.
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie :
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est ;
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE, *à part.*

Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé ?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?
Quoi ! d'un juste courroux je suis ému contr'elle,
C'est moi qui me viens plaindre, & c'est moi qu'on querelle !
On pousse ma douleur & mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout ;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche,
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris !

(*A Célimene.*)

Ah ! que vous savez bien ici, contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent,
A vous prêter les mains ma tendresse consent ;

Efforcez-vous ici de paroître fidelle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉLIMENE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre;
Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec sincérité.
Quoi! de mes sentimens l'obligeante assurance,
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?
Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids?
N'est-ce pas m'outrager, que d'écouter leur voix?
Et, puisque notre cœur fait un effort extrême,
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable, en ne s'assurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
Allez, de tels soupçons méritent ma colere,
Et vous ne valez pas que l'on vous considere.
Je suis sotte, & veux mal à ma simplicité,
De conserver encor pour vous quelque bonté:
Je devrois autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte legitime.

ALCESTE.

Ah! traîtresse, mon foible est étrange pour vous!
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux;
Mais il n'importe; il faut suivre ma destinée,
A votre foi mon ame est toute abandonnée;

Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMENE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;
Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable ;
Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien ;
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice ;
Et que j'eusse la joie & la gloire, en ce jour,
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CÉLIMENE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange maniere.
Me préserve le ciel que vous ayez matiere...
Voici Monsieur Du Bois plaisamment figuré.

SCENE IV.

CÉLIMENE, ALCESTE, DU BOIS.

ALCESTE.

Que veut cet équipage & cet air effaré ?
Qu'as-tu ?

DU BOIS.

Monsieur...

ALCESTE.

Hé bien ?

DU BOIS.

Voici bien des mysteres.

ALCESTE.

Qu'est-ce ?

DU BOIS.

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoi ?

DU BOIS.

Parlerai-je haut ?

ALCESTE.

Oui, parle, & promptement.

DU BOIS.

N'est-il point là quelqu'un ?

ALCESTE.

Ah ! que d'amusement !
Veux-tu parler ?

DU BOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

DU BOIS.

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi?

DU BOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause?

DU BOIS.

Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage?

DU BOIS.

Par la raison, Monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DU BOIS.

Monsieur, un homme noir & d'habit & de mine,
Est venu nous laisser, jusques dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudroit, pour le lire, être pis qu'un démon.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE.

Eh bien! quoi? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler?

DU BOIS.

C'est pour vous dire ici, Monsieur, qu'une heure ensuite
Un homme qui souvent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher avec empressement ;
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zele,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle ?

ALCESTE.

Laisse-là son nom, traître, & dis ce qu'il t'a dit.

DU BOIS.

C'est un de vos amis, enfin, cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que, d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi ! n'a-t il voulu te rien spécifier ?

DU BOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre & du papier ;
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystere avoir la connoissance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CÉLIMENE.

Que peut envelopper ceci ?

ALCESTE.

Je ne sais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ?

DU BOIS, *après avoir long-tems cherché le billet.*

Ma foi ! je l'ai, Monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE.

Je ne sais qui me tient...

CÉLIMENE.

Ne vous emportez pas ;
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne,
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour,
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

LA résolution en eſt priſe, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais quel que ſoit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire & beau me raiſonner,
Rien de ce que je dis ne me peut détourner;
Trop de perverſité regne au ſiecle où nous ſommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi! contre ma partie, on voit, tout à la fois,
L'honneur, la probité, la pudeur & les loix;
On publie en tous lieux l'équité de ma cauſe,
Sur la foi de mon droit mon ame ſe repoſe;
Cependant je me vois trompé par le ſuccès!
J'ai pour moi la juſtice, & je perds mon procès!
Un traître, dont on ſait la ſcandaleuſe hiſtoire,
Eſt ſorti triomphant d'une fauſſeté noire!
Toute la bonne foi cede à ſa trahiſon:
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raiſon!

Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit & tourne la justice !
Il fait par un arrêt couronner son forfait ;
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court, parmi le monde, un Livre abominable,
Et de qui la lecture même est condamnable,
Un Livre à mériter la derniere rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'Auteur !
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture !
Lui qui d'un honnête homme à la Cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être sincere & franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits, demander ma pensée ;
Et, parce que j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !
Le voilà devenu mon plus grand adversaire !
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son Sonnet fût bon !
Et les hommes, morbleu ! sont faits de cette sorte !
C'est à ces actions que la gloire les porte !
Voilà la bonne foi, le zele vertueux,
La justice & l'honneur que l'on trouve chez eux ?
Allons ; c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge ;
Tirons-nous de ce bois & de ce coupe-gorge.
Puisqu'entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le deſſein où vous êtes,
Et tout le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Ce que votre partie oſe vous imputer,
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter :
On voit ſon faux rapport lui-même ſe détruire,
Et c'eſt une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui ? De ſemblables tours il ne craint point l'éclat ;
Il a permiſſion d'être franc ſcélérat ;
Et, loin qu'à ſon crédit nuiſe cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure poſture.

PHILINTE.

Enfin, il eſt conſtant qu'on n'a pas trop donné
Au bruit que, contre vous, ſa malice à tourné ;
De ce côté déja vous n'avez rien à craindre ;
Et, pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous eſt en juſtice aiſé d'y revenir,
Et, contre cet arrêt...

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.
Quelque ſenſible tort qu'un tel arrêt me faſſe,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le caſſe ;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la poſtérité,
Comme une marque inſigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce ſont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de peſter

Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir, pour elle, une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Mais enfin, vos soins sont superflus.
Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît;
Tout marche par cabale & par pur intérêt;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devroient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité,
Pour vouloir se tirer de leur société?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie.
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et, si de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, justes & dociles,
La plupart des vertus nous seroient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui:
Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE.

Je sais que vous parlez, Monsieur, le mieux du monde.
En beaux raisonnemens vous abondez toujours;
Mais vous perdez le tems & tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire:

Je n'ai point fur ma langue un affez grand empire;
De ce que je dirois, je ne répondrois pas;
Et je me jetterois cent chofes fur les bras.
Laiffez-moi, fans difpute, attendre Célimene,
Il faut qu'elle confente au deffein qui m'amene;
Je vais voir fi fon cœur a de l'amour pour moi,
Et c'eft ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Eliante, attendant fa venue.

ALCESTE.

Non; de trop de fouci je me fens l'ame émue.
Allez-vous-en la voir, & me laiffez, enfin,
Dans ce petit coin fombre, avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'eft une compagnie étrange pour attendre;
Et je vais obliger Eliante à defcendre.

SCENE II.

CELIMENE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE.

Oui, c'eft à vous de voir, fi, par des nœuds fi doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre ame une pleine affurance,
Un amant là-deffus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir;

Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende;
De le sacrifier, Madame, à mon amour,
Et de chez vous, enfin, le bannir dès ce jour.

CÉLIMENE.

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissemens;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentimens.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre;
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, *sortant du coin où il étoit.*

Oui, Monsieur a raison, Madame. Il faut choisir;
Et sa demande ici s'accorde à mon desir.
Pareille ardeur me presse, & même soin m'amene:
Mon amour veut du vôtre une marque certaine;
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, Monsieur, d'une flamme importune,
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, Monsieur, jaloux, ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE.

Si du moindre penchant elle eſt pour vous capable...

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre déſormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'eſt à vous de parler ſans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer ſans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, & choiſir de nous deux.

ORONTE.

Quoi! ſur un pareil choix vous ſemblez être en peine?

ALCESTE.

Quoi! votre ame balance & paroît incertaine?

CÉLIMENE.

Mon Dieu, que cette inſtance eſt là hors de ſaiſon,
Et que vous témoignez tous deux peu de raiſon!
Je ſais prendre parti ſur cette préférence,
Et ce n'eſt pas mon cœur maintenant qui balance;
Il n'eſt point ſuſpendu, ſans doute, entre vous deux,
Et rien n'eſt ſitôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je ſouffre, à vrai dire une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la ſorte.
Je trouve que ces mots, qui ſont déſobligeans,
Ne ſe doivent point dire en préſence des gens;

Qu'un cœur, de son penchant, donne assez de
lumiere,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visiere,
Et qu'il suffit, enfin, que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende,
J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande;
C'est son éclat sur-tout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude;
Mais plus d'amusement, & plus d'incertitude.
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien, pour un arrêt, je prends votre refus;
Je saurai de ma part expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous fais fort bon gré, Monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMENE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la justice?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Eliante qui vient.

SCENE III.

ELIANTE, PHILINTE, CÉLIMENE, ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMENE.

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.
Ils veulent, l'un & l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur;
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi?

ELIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici.
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, & lâcher la balance.

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

SCENE IV.

ARSINOÉ, CÉLIMENE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE, *à Célimene.*

MADAME, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Eclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE, *à Oronte & à Alceste.*

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez ici;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOÉ, *à Célimene.*

Madame, vous serez surprise de ma vue;
Mais ce sont ces Messieurs qui causent ma venue.
Tous deux ils m'ont trouvée, & se sont plaint à moi
D'un trait à qui mon cœur ne sauroit prêter foi.
J'ai, du fond de votre ame, une trop haute estime,
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et l'amitié passant sur de petits discors,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, Madame, voyons, d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre, par vous, est écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez, pour Acaste, écrit ce billet tendre.

ACASTE, *à Oronte & à Alceste.*

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connoître sa main n'ait trop su vous instruire;
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

» Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de » condamner mon enjouement, & de me repro» cher que je n'ai jamais tant de joie, que lorsque » je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus » injuste; & si vous ne venez bien vîte me de» mander pardon de cette offense, je ne vous le » pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de » Vicomte...

Il devroit être ici.

» Notre grand flandrin de Vicomte, par qui vous » commencez vos plaintes, est un homme qui ne » sauroit me revenir; &, depuis que je l'ai vu, » trois quarts-d'heure durant, cracher dans un » puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais » prendre bonne opinion de lui. Pour le petit » Marquis...

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité.

» Pour le petit Marquis, qui me tint hier long-

» tems la main, je trouve qu'il n'y a rien de si » mince que toute sa personne; & ce sont de ces » mérites qui n'ont que la cape & l'épée. Pour » l'homme aux rubans verds...

(*A Alceste.*)

A vous le dé, Monsieur.

» Pour l'homme aux rubans verds, il me di- » vertit quelquefois avec ses brusqueries & son » chagrin bourru, mais il est cent momens, où » je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour » l'homme au sonnet...

(*A Oronte.*)

Voici votre paquet.

» Et pour l'homme au sonnet, qui s'est jeté » dans le bel-esprit, & veut être auteur malgré » tout le monde, je ne puis me donner la peine » d'écouter ce qu'il dit; & sa prose me fatigue » autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête » que je ne me divertis pas toujours si bien que » vous pensez; que je vous trouve à dire, plus que » je ne voudrois, dans toutes les parties où l'on » m'entraîne; & que c'est un merveilleux assaison- » nement aux plaisirs qu'on goûte, que la pré- » sence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voici maintenant moi.

» Votre Clitandre, dont vous me parlez, & qui » fait tant le doucereux, est le dernier des hommes » pour qui j'aurois de l'amitié. Il est extravagant » de se persuader qu'on l'aime, & vous l'êtes de

» croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour
» être raisonnable, vos sentimens contre les siens;
» & voyez-moi le plus que vous pourrez, pour
» m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée ».

D'un fort beau caractere on voit là le modele,
Madame, & vous savez comment cela s'appelle.
Il suffit. Nous allons, l'un & l'autre, en tous lieux,
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurois de quoi vous dire, & belle est la matiere:
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colere;
Et je vous ferai voir que les petits Marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs de plus haut prix.

SCENE V.

CÉLIMENE, ELIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

ORONTE.

Quoi! de cette façon, je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!
Et votre cœur, paré de beaux semblans d'amour,
A tout le genre-humain se promet tour-à-tour?
Allez, j'étois trop dupe, & je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faisant vous connoître:
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

(*A Alceste.*)

Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec Madame.

SCENE VI.

CÉLIMENE, ELIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOÉ, *à Célimene.*

Certes, voilà le trait du monde le plus noir,
Je ne m'en saurois taire, & me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres.
(*Montrant Alceste.*)
Mais, Monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur,
Un homme, comme lui, de mérite & d'honneur,
Et qui vous chérissoit avec idolâtrie,
Devroit-il...

ALCESTE.

Laissez-moi, Madame, je vous prie,
Vuider mes intérêts moi-même là-dessus;
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zele;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si, par un autre choix, je cherche à me venger.

ARSINOÉ.

Hé! croyez-vous, Monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée!
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si, de cette créance, il peut s'être flatté.

Le

Le rebut de Madame eſt une marchandiſe,
Dont on auroit grand tort d'être ſi fort épriſe.
Détrompez-vous, de grace, & portez-le moins haut,
Ce ne ſont pas des gens comme moi qu'il vous faut.
Vous ferez bien encor de ſoupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union ſi belle.

SCENE VII.

CELIMENE, ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, *à Célimene.*

HÉ bien, je me ſuis tu, malgré ce que je vois,
Et j'ai laiſſé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris ſur moi-même un aſſez long empire?
Et puis-je maintenant...

CÉLIMENE.

Oui, vous pouvez tout dire;
Vous en êtes en droit, lorſque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confeſſe; & mon ame confuſe
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuſe.
J'ai des autres ici mépriſé le courroux;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre reſſentiment ſans doute eſt raiſonnable;
Je ſais combien je dois vous paroître coupable;
Que toute choſe dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez ſujet de me haïr.
Faites-le, j'y conſens.

ALCESTE.

Hé! le puis-je, traîtresse?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et quoiqu'avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir?

(*à Eliante & à Philinte.*)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse.
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout;
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs, il est toujours de l'homme.

(*à Célimene.*)

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
J'en saurai, dans mon ame, excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse,
Où le vice du tems porte votre jeunesse;
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir les humains,
Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyiez, sans tarder, résolue à me suivre.
C'est par-là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits;
Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMENE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir!
Et, dans votre désert, aller m'ensevelir!

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,

Que doit vous importer tout le reste du monde ?
Vos desirs avec moi ne sont-ils pas contens ?

CÉLIMENE.

La solitude effraye une ame de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds ;
Et l'hymen...

ALCESTE.

Non. Mon cœur à présent vous déteste ;
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse ; & ce sensible outrage,
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

SCENE DERNIERE.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, *à Eliante.*

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité ;
De vous, depuis long-tems, je fais un cas extrême,
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même ;

Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers :
Je m'en sens trop indigne, & commence à connoître
Que le Ciel, pour ce nœud, ne m'avoit point fait naître ;
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas ;
Et qu'enfin...

ELIANTE.

Vous pouvez suivre votre pensée :
Ma main de se donner n'est pas embarrassée ;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah ! cet honneur, Madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierois & mon sang & ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentemens,
L'un pour l'autre, à jamais, garder ces sentimens !
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices ;
Et chercher, sur la terre, un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute chose ;
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

GERONTE, Pere de Lucinde.
LUCINDE, Fille de Géronte.
LÉANDRE, Amant de Lucinde.
SGANARELLE, Mari de Martine.
MARTINE, Femme de Sganarelle.
M. ROBERT, Voisin de Sganarelle.
VALERE, Domestique de Géronte.
LUCAS, Mari de Jacqueline, Domestique de Géronte.
JACQUELINE, Nourrice chez Géronte, & Femme de Lucas.
THIBAUT, Pere de Perrin, } Paysans.
PERRIN, Fils de Thibaut, }

La Scene est à la Campagne.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

NON, je te dis que je n'en veux rien faire, & que c'eſt à moi de parler & d'être le maître.

MARTINE.

Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaiſie; & que je ne me ſuis point mariée avec toi pour ſouffrir tes fredaines,

SGANARELLE.

Oh ! la grande fatigue que d'avoir une femme ! & qu'Ariſtote a bien raiſon, quand il dit qu'une femme eſt pire qu'un démon !

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec ſon benêt d'Ariſtote.

SGANARELLE.

Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots, qui sache, comme moi, raisonner des choses; qui ait servi six ans un fameux Médecin, & qui ait su dans son jeune âge son Rudiment par cœur.

MARTINE.

Peste du fou fieffé!

SGANARELLE.

Peste de la carogne!

MARTINE.

Que maudits soient l'heure & le jour où je m'avisai d'aller dire oui!

SGANARELLE.

Que maudit soit le bec cornu de Notaire qui me fit signer ma ruine!

MARTINE.

C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire. Devrois-tu être un seul moment sans rendre graces au Ciel de m'avoir pour ta femme, & méritois-tu d'épouser une personne comme moi?

SGANARELLE.

Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, & que j'eus lieu de me louer la premiere nuit de nos noces. Hé, morbleu! ne me fais point parler là-dessus. Je dirois de certaines choses...

MARTINE.

Quoi! que dirois-tu?

SGANARELLE.

Baste, laissons-là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, & que tu fus bienheureuse de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu bien-heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui mange tout ce que j'ai !

SGANARELLE.

Tu as menti, j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend, piece à piece, tout ce qui est dans le logis !

SGANARELLE.

C'est vivre de ménage.

MARTINE.

Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois !

SGANARELLE.

Tu t'en leveras plus matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison !

SGANARELLE.

On en déménage plus aisément.

MARTINE.

Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer & que boire !

SGANARELLE.

C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce tems, que je fasse avec ma famille ?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ai quatre pauvres petits enfans sur les bras...

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain !

SGANARELLE.

Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bu & bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma maison.

MARTINE.

Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même ?

SGANARELLE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes insolences & tes débauches ?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE.

Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE.

Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'ame endurante, & que j'aî le bras assez bon.

MARTINE.

Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange à votre ordinaire.

MARTINE.

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chere moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

SGANARELLE.

Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.

MARTINE.

Ivrogne que tu es !

SGANARELLE.

Je vous battrai.

MARTINE.

Sac à vin.

SGANARELLE.

Je vous rosserai.

MARTINE.

Infâme.

SGANARELLE.

Je vous étrillerai.

MARTINE.

Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belître, fripon, maraud, voleur...

SGANARELLE.

Ah ! vous en voulez donc ?

(*Sganarelle prend un bâton, & bat sa femme.*)

MARTINE, *criant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

SGANARELLE.

Voilà le vrai moyen de vous appaiser.

SCENE II.

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. ROBERT.

HOLA ! holà ! holà ! Fi. Qu'eſt-ceci ? Quelle infamie ! Peſte ſoit le coquin, de battre ainſi ſa femme.

MARTINE, *à M. Robert.*

Et je veux qu'il me batte, moi.

M. ROBERT.

Ah ! j'y conſens de tout mon cœur.

MARTINE.

De quoi vous mêlez-vous ?

M. ROBERT.

J'ai tort.

MARTINE.

Eſt-ce là votre affaire ?

M. ROBERT.

Vous avez raiſon.

MARTINE.

Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes !

M. ROBERT.

Je me rétracte.

MARTINE.

Qu'avez-vous à voir là-deſſus ?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Est ce à vous d'y mettre le nez ?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Mêlez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plaît d'être battue.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'est pas à vos dépens.

M. ROBERT.

Il est vrai.

MARTINE.

Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

(*Elle lui donne un soufflet.*)

M. ROBERT, *à Sganarelle.*

Compere, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, rossez, battez, comme il faut, votre femme ; je vous aiderai, si vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaît pas, moi.

M. ROBERT.

Ah ! c'est une autre chose.

SGANARELLE.

Je la veux battre, si je le veux ; & ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'est ma femme, & non pas la vôtre.

M. ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Je n'ai que faire de votre aide.

M. ROBERT.

Très-volontiers.

SGANARELLE.

Et vous êtes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui; apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre & le doigt, il ne faut point mettre l'écorce.

(*Il bat M. Robert, & le chasse.*)

SCENE III.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

OH çà, faiſons la paix nous deux. Touche-là.

MARTINE.

Oui, après m'avoir ainſi battue ?

SGANARELLE.

Cela n'eſt rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Hé ?

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en ferai rien.

SGANARELLE.

Viens, viens, viens.

MARTINE.

Non, Je veux être en colere.

SGANARELLE.

Fi, c'eſt une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE.

Laiſſe-moi-là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop maltraitée.

SGANARELLE.

Hé bien, va, je te demande pardon; mets-là ta main.

MARTINE.

(*Bas, à part.*)

Je te pardonne; mais tu le payeras.

SGANARELLE.

Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce ſont petites choſes qui ſont de tems en tems néceſſaires dans l'amitié; & cinq ou ſix coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, & je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCENE IV.

MARTINE, *seule.*

VA, quelque mine que je fasse, je n'oublierai pas mon ressentiment ; & je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu m'as donnés. Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari ; mais c'est une punition trop délicate pour mon pendard. Je veux une vengeance qui se fasse mieux sentir ; & ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

SCENE V.

VALERE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS, *à Valere*, *sans voir Martine.*

PARGUENNE, j'avons pris là tous deux une guéble de commission ; & je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper.

VALERE, *à Lucas*, *sans voir Martine.*

Que veux-tu, mon pauvre nourricier ? Il faut bien obéir à notre maître ; & puis, nous avons intérêt l'un l'autre à la santé de sa fille, notre maîtresse ; & sans doute son mariage, différé par sa

maladie, nous vaudra quelque récompenfe. Horace, qui eft libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir fur fa perfonne; &, quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu fais bien que fon pere n'a jamais voulu confentir à le recevoir pour fon gendre.

MARTINE, *rêvant à part, fe croyant feule.*

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger?

LUCAS, *à Valere.*

Mais quelle fantaifie s'eft-il boutée là dans la tête, puifque tous les Médecins y avons perdu leur latin?

VALERE, *à Lucas.*

On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord; & fouvent, en de fimples lieux....

MARTINE, *fe croyant toujours feule.*

Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce foit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur; je ne faurois les digérer, &... (*Heurtant Valere & Lucas.*) Ah! Meffieurs, je vous demande pardon; je ne vous voyois pas, & cherchois dans ma tête quelque chofe qui m'embarraffe.

VALERE.

Chacun a fes foins dans le monde; & nous cherchons auffi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque chofe où je vous puffe aider?

VALERE.

Cela fe pourroit faire; & nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque Médecin

particulier, qui pût donner quelque ſoulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'uſage de la langue. Pluſieurs Médecins ont déja épuiſé toute leur ſcience après elle; mais on trouve, parfois, des gens avec des ſecrets admirables, de certains remedes particuliers, qui font le plus ſouvent ce que les autres n'ont ſu faire; & c'eſt là ce que nous cherchons.

MARTINE, *bas, à part.*

Ah! que le Ciel m'inſpire une admirable invention pour me venger de mon pendard! (*Haut.*) Vous ne pouviez jamais mieux vous adreſſer pour rencontrer ce que vous cherchez; & nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies déſeſpérées.

VALERE.

Hé! de grace, où pouvons-nous le rencontrer?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant, vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuſe à couper du bois.

LUCAS.

Un Médecin qui coupe du bois?

VALERE.

Qui s'amuſe à cueillir des ſimples, voulez-vou dire?

MARTINE.

Non. C'eſt un homme extraordinaire, qui ſe plaît à cela, fantaſque, bizarre, quinteux, & que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il eſt. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient ſa ſcience renfermée,

& ne fuit rien tant tous les jours, que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du Ciel pour la médecine.

VALERE.

C'est une chose admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MARTINE.

La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire; car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu, pour demeurer d'accord de sa capacité; & je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est Médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, & ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons, quand nous avons besoin de lui.

VALERE.

Voilà une étrange folie.

MARTINE.

Il est vrai; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALERE.

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle; mais il est aisé à connoître. C'est un homme qui a une large barbe noire, & qui porte une fraise, avec un habit jaune & verd.

LUCAS.

Un habit jaune & vard ; c'eſt donc le Médecin des parroquets ?

VALERE.

Mais eſt-il bien vrai qu'il ſoit auſſi habile que vous le dites ?

MARTINE.

Comment ? C'eſt un homme qui fait des miracles. Il y a ſix mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres Médecins ; on la tenoit morte il y avoit déja ſix heures, & l'on ſe diſpoſoit à l'enſevelir, lorſqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne ſais quoi dans la bouche ; &, dans le même inſtant, elle ſe leva de ſon lit, & ſe mit auſſi-tôt à ſe promener dans ſa chambre, comme ſi de rien n'eût été.

LUCAS.

Ah !

VALERE.

Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois ſemaines encore, qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, & ſe briſa ſur le pavé, la tête, les bras & les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme, qu'il le frotta par-tout le corps d'un certain onguent qu'il fait faire, & l'enfant auſſi-tôt ſe leva ſur ſes pieds, & courut jouer à la foſſette.

LUCAS.

Ah !

VALERE.

Il faut que cet homme-là ait la Médecine universelle.

MARTINE.

Qui en doute ?

LUCAS.

Têtigué, vlà justement l'homme qui nous faut. Allons vîte le charcher.

VALERE.

Nous vous remercions bien du plaisir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais souvenez-vous bien, du moins, de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS.

Hé, morguenne, laissez-nous faire. S'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALERE, *à Lucas.*

Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre ; & j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

SCENE VI.

SGANARELLE, VALERE, LUCAS.

SGANARELLE, *chantant derriere le Théatre.*

La, la, la.

VALERE.

J'entends quelqu'un qui chante, & qui coupe du bois.

SGANARELLE, *entrant fur le Théatre avec une bouteille à fa main, fans appercevoir Valere ni Lucas.*

La, la, la... Ma foi! c'eft affez travailler pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine.

(*Après avoir bu.*)

Voilà du bois qui eft falé comme tous les diables.

(*Il chante.*)

« Qu'ils font doux,
» Bouteille jolie,
» Qu'ils font doux,
» Vos petits gloux-gloux!
» Mais mon fort feroit bien des jaloux,
» Si vous étiez toujours remplie.
» Ah! bouteille ma mie!
» Pourquoi vous vuidez-vous? »

Allons, morbleu! il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALERE, *bas, à Lucas.*

Le voilà lui-même.

LUCAS, *bas, à Valere.*

Je pense que vous dites vrai, & que j'avons bouté le nez dessus.

VALERE.

Voyons de près.

SGANARELLE, *embrassant sa bouteille.*

Ah ! ma petite friponne ! que je t'aime, mon petit bouchon !

(*Appercevant Valere & Lucas qui l'examinent, il baisse sa voix.*)

(*Il chante.*)

« Mais mon sort... feroit... bien des... jaloux,
» Si... »

(*Voyant qu'on l'examine de plus près.*)

Que diable, à qui en veulent ces gens-là ?

VALERE, *à Lucas.*

C'est lui assurément.

LUCAS, *à Valere.*

Le vlà tout craché comme on nous l'a défiguré.

(*Sganarelle pose la bouteille à terre ; & Valere se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté ; Lucas faisant la même chose que Valere, Sganarelle reprend sa bouteille, & la tient contre son estomac, avec divers gestes, qui sont un jeu de Théatre.*)

SGANARELLE, *à part.*

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils ?

VALERE.

VALERE.

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appellez Sganarelle ?

SGANARELLE.

Hé ! quoi ?

VALERE.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle ?

SGANARELLE, *se tournant vers Valere, puis vers Lucas.*

Oui & non, selon ce que vous voulez.

VALERE.

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

VALERE.

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons; & nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGANARELLE.

Si c'est quelque chose, Messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALERE.

Monsieur, c'est trop de grace que vous nous faites : mais, Monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît ; le soleil pourroit vous incommoder.

LUCAS.

Monsieu, boutez dessus.

SGANARELLE, *à part.*

Voici des gens bien pleins de cérémonie.

(Il se couvre.)

VALERE.

Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous ; les habiles gens sont toujours recherchés, & nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE.

Il est vrai, Messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALERE.

Ah ! Monsieur . . . .

SGANARELLE.

Je n'y épargne aucune chose, & les fais d'une façon qu'il n'y a rien à redire.

VALERE.

Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE.

Mais aussi je les vends cent dix sols le cent.

VALERE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous promets que je ne saurois les donner à moins.

VALERE.

Monsieur, nous savons les choses.

SGANARELLE.

Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VALERE.

Monsieur, c'est se moquer que...

SGANARELLE.

Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALERE.

Parlons d'autre façon, de grace.

SGANARELLE.

Vous en pourrez trouver autre part à moins, il y a fagots & fagots ; mais pour ceux que je fais...

VALERE.

Hé, Monſieur, laiſſons-là ce diſcours.

SGANARELLE.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

VALERE.

Hé, fi !

SGANARELLE.

Non, en conſcience, vous en payerez cela. Je vous parle ſincérement, & ne ſuis pas homme à ſurfaire.

VALERE.

Faut-il, Monſieur, qu'une perſonne comme vous s'amuſe à ces groſſieres feintes, s'abaiſſe à parler de la ſorte ? qu'un homme ſi ſavant, un fameux Médecin, comme vous êtes, veuille ſe déguiſer aux yeux du monde, & tenir enterrés les beaux talens qu'il a ?

SGANARELLE, *à part.*

Il eſt fou.

VALERE.

De grace, Monſieur, ne diſſimulez point avec nous.

SGANARELLE.

Comment ?

LUCAS.

Tout ce tripotage ne sart de rian ; je savons ç'en que je savons.

SGANARELLE.

Quoi donc ? que voulez-vous dire ? pour qui me prenez-vous ?

VALERE.

Pour ce que vous êtes, pour un grand Médecin.

SGANARELLE.

Médecin vous-même ; je ne le suis point, & ne l'ai jamais été.

VALERE, *bas.*

Voilà sa folie qui le tient.

(*Haut.*)

Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage ; & n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGANARELLE.

A quoi donc ?

VALERE.

A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE.

Parbleu ! venez-en à tout ce qu'il vous plaira ; je ne suis point Médecin, & ne sais ce que vous me voulez dire.

VALERE, *bas.*

Je vois bien qu'il faut se servir du remede.

(*Haut.*)

Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS.

Hé, têtigué, ne lantiponez point davantage, & confessez à la franquette que v'stes Médecin.

SGANARELLE, *à part.*

J'enrage.

VALERE.

A quoi bon nier ce qu'on ſait ?

LUCAS.

Pourquoi toutes ces fraimes-là ? à quoi eſt-ce que ça vous ſart ?

SGANARELLE.

Meſſieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne ſuis point Médecin.

VALERE.

Vous n'êtes point Médecin ?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V'nêtes pas Médecin ?

SGANARELLE.

Non, vous dis-je.

VALERE.

Puiſque vous le voulez, il faut bien s'y réſoudre. (*Ils prennent chacun un bâton, & le frappent.*)

SGANARELLE.

Ah ! ah ! ah ! Meſſieurs, je ſuis tout ce qu'il vous laira.

VALERE.

Pourquoi, Monſieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS.

A quoi bon nous bailler la peine de vous battre ?

VALERE.

Je vous aſſure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué, j'en sis fâché franchement.

SGANARELLE.

Quel diable est ceci, Messieurs? De grace, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois Médecin?

VALERE.

Quoi! vous ne vous rendez pas encore, & vous vous défendez d'être Médecin?

SGANARELLE.

Diable emporte, si je le suis.

LUCAS.

Il n'est pas vrai que vous sayez Médecin?

SGANARELLE.

Non, la peste m'étouffe.

(*Ils recommencent à le battre.*)

Ah! ah! hé bien, Messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis Médecin, je suis Médecin; Apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

VALERE.

Ah! voilà qui va bien, Monsieur; je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUCAS.

Vous me boutez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

VALERE.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

LUCAS.

Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

SGANARELLE, *à part.*

Ouais, feroit-ce bien moi qui me tromperois, & ferois-je devenu Médecin fans m'en être apperçu ?

VALERE.

Monfieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes, & vous verrez affurément que vous en ferez fatisfait.

SGANARELLE.

Mais, Meffieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes? eft-il bien affuré que je fois Médecin ?

LUCAS.

Oui, par ma figué.

SGANARELLE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte, fi je le favois.

VALERE.

Comment ! vous êtes le plus habile Médecin du monde.

SGANARELLE.

Ah ! ah !

LUCAS.

Un Médecin qui a gari je ne fais combien de maladies.

SGANARELLE.

Tudieu !

VALERE.

Une femme étoit tenue pour morte, il y avoit

fix heures; elle étoit prête à enfevelir, lorfqu'avec une goutte de quelque chofe, vous la fîtes revenir, & marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE.

Pefte !

LUCAS.

Un petit enfant de douze ans fe laiffit cheoir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes & les bras caffés; & vous, avec je ne fais quel onguent, vous fites qu'auffi-tôt il fe relevit fur fes pieds, & s'en fut jouer à la foffette.

SGANARELLE.

Diantre !

VALERE.

Enfin, Monfieur, vous aurez contentement avec nous; & vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laiffant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagnerai ce que je voudrai ?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Ah! je fuis Médecin, fans contredit. Je l'avois oublié, mais je m'en reffouviens. De quoi eft-il queftion ? où faut-il fe tranfporter ?

VALERE.

Nous vous conduirons. Il eft queftion d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE.

Ma foi ! je ne l'ai pas trouvée.

VALERE, *bas, à Lucas.*

Il aime à rire.

(*A Sganarelle.*)

Allons, Monsieur.

SGANARELLE.

Sans une robe de Médecin ?

VALERE.

Nous en prendrons une.

SGANARELLE, *présentant sa bouteille à Valere.*

Tenez cela, vous. Voilà où je mets mes juleps.

(*Puis se tournant vers Lucas en crachant*)

Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du Médecin.

LUCAS.

Palsanguenne, vlà un Médecin qui me plaît; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

Fin du premier Acte.

LUCAS.

Taisez-vous, notre minagere Jacqueline; ce n'est pas à vous à bouter là votre nez.

JACQUELINE.

Je vous dis & vous douze, que tous ces Médecins n'y feront rian que de liau claire; que votre fille a besoin d'autre chose que de ribarbe & de séné, & qu'un mari est un emplâtre qui garit tous les maux des filles.

GÉRONTE.

Est-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger avec l'infirmité qu'elle a? Et, lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés?

JACQUELINE.

Je le crois bian, vous li vouliez bailler eun homme qu'alle n'aime point. Que ne preniais-vous ce Monsieu Liandre qui li touchoit au cœur? Alle auroit été fort obéissante; & je m'en vas gager qu'il la prendroit li, comme alle est, si vous la li vouliais donner.

GÉRONTE.

Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE.

Il a eun oncle qui est si riche, dont il est hériquié.

GÉRONTE.

Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient; & l'on court grand risque de s'abuser, lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux

vœux

vœux & aux prieres de Messieurs les héritiers ; & l'on a le tems d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin, j'ai toujours oui dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les peres & les meres ont cette maudite coutume, de demander toujours, qu'a-t-il & qu'a-t-elle? Et le compere Piarre a marié sa fille Simonette au gros Thomas, pour un quarquié de vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin, où elle avoit bouté son amiquié ; & vlà que la pauvre criature en est devenue jaune comme un coin ! & n'a point profité tout depuis ce tems-là. C'est un bel exemple pour vous, Monsieu. On n'a que son plaisir en ce monde ; & j'aimerais mieux bailler à ma fille eun bon mari qui lui fût agriable, que toutes les rentes de la Biausse.

GÉRONTE.

Peste ! Madame la nourrice, comme vous dégoisez. Taisez-vous, je vous prie, vous prenez trop de soin, & vous échauffez votre lait.

LUCAS, *frappant à chaque phrase qu'il dit, sur l'épaule de Géronte.*

Margué, tais-toi, t'es une impertinente. Monsieu n'a que faire de tes discours, & il sait ce qu'il a à faire. Mêle-toi de donner à teter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieu est le pere de sa fille ; & il est bon & sage pour voir ce qui li faut.

GÉRONTE.

Tout doux ! Oh ! tout doux.

LUCAS, *frappant encore sur l'épaule de Géronte.*

Monsieu, je veux un peu la mortifier, & li apprendre le respect qu'alle vous doit.

GÉRONTE.

Oui. Mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, GÉRONTE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

Monsieur, préparez-vous. Voici notre Médecin qui entre.

GÉRONTE, *à Sganarelle.*

Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, & nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE, *en robe de Médecin, avec un chapeau des plus pointus.*

Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.

GÉRONTE.

Hippocrate dit cela?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Dans son chapitre... des chapeaux.

GÉRONTE.

Puisqu'Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE.

Monsieur le Médecin, ayant appris les merveilleuses choses...

GÉRONTE.

A qui parlez-vous, de grace ?

SGANARELLE.

A vous.

GÉRONTE.

Je ne suis pas Médecin.

SGANARELLE.

Vous n'êtes pas Médecin ?

GÉRONTE.

Non vraiment.

SGANARELLE.

Tout de bon ?

GÉRONTE.

Tout de bon.

(*Sganarelle prend un bâton & frappe Géronte.*)

Ah ! ah ! ah !

SGANARELLE.

Vous êtes Médecin maintenant, je n'ai jamais eu d'autres licences.

GÉRONTE, *à Valere.*

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené ?

VALERE.

Je vous ai dit que c'étoit un Médecin goguenard.

GÉRONTE.

Oui. Mais je l'enverrois promener avec ses goguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, Monsieu, ce n'est que pour rire.

GÉRONTE.

Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GÉRONTE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

SGANARELLE.

Je suis fâché. . .

GÉRONTE.

Cela n'est rien.

SGANARELLE.

Des coups de bâton. . .

GÉRONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GÉRONTE.

Ne parlons plus de cela, Monsieur ; j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE.

Je suis ravi, Monsieur, que votre fille ait besoin de moi ; & je souhaiterois de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous, & toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GÉRONTE.

Je vous suis obligé de ces sentimens.

SGANARELLE.

Je vous assure que c'est du meilleur de mon ame que je vous parle.

GÉRONTE.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE.

Comment s'appelle votre fille ?

GÉRONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde ! Ah ! beau nom à médicamenter ! Lucinde.

GÉRONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui est cette grande femme-là ?

GÉRONTE.

C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SCENE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS.

SGANARELLE, *à part.*

PESTE, le joli meuble que voilà !

(Haut.)

Ah ! nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très-humble esclave de votre nourricerie, & je voudrois bien être le petit poupon fortuné qui tetât le lait de vos bonnes graces.

(Il lui porte la main sur le sein.)

Tous mes remedes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service ; &...

LUCAS.

Avec votre permission, Monsieu le Médecin, laissez-là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE.

Quoi ! elle est votre femme ?

LUCAS.

Oui.

SGANARELLE.

Ah ! vraiment je ne savois pas cela, & je m'en réjouis pour l'amour de l'un & de l'autre.

(Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas, & embrasse la nourrice.)

LUCAS, *tirant Sganarelle, & se remettant entre lui & sa femme.*

Tout doucement, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble. Je la félicite d'avoir un mari comme vous; & je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, & si bien faite comme elle est.

(*Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras; Sganarelle passe dessous, & embrasse encore la nourrice.*)

LUCAS, *le tirant encore.*

Hé, têtigué, point tant de complimens, je vous supplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage ?

LUCAS.

Avec moi, tant qu'il vous plaira; mais, avec ma femme, treve de sarimonie.

SGANARELLE.

Je prends part également au bonheur de tous deux. Et, si je vous embrasse pour vous témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

(*Il continue le même jeu.*)

LUCAS, *le tirant pour la troisieme fois.*

Ah! vartigué, Monsieu le Médecin, que de lantiponage !

SCENE V.

GÉRONTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

GÉRONTE.

MONSIEUR, voici tout-à-l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attends, Monfieur, avec toute la médecine.

GÉRONTE.

Où eft-elle ?

SGANARELLE, *se touchant le front.*

Là-dedans.

GÉRONTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Mais comme je m'intéreffe à toute votre famille, il faut que j'effaie un peu le lait de votre nourrice, & que je vifite fon fein.

(*Il s'approche de Jacqueline.*)

LUCAS, *le tirant & lui faifant faire la pirouette.*

Nannain, nannain, je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'eft l'office du Médecin, de voir les tetons des nourrices.

LUCAS.

Il gnia office qui quienne, je fis votre farviteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardiesse de t'opposer au Médecin? Hors de là.

LUCAS.

Je me moque de ça.

SGANARELLE, *en le regardant de travers.*

Je te donnerai la fievre.

JACQUELINE, *prenant Lucas par le bras, & lui faisant faire aussi la pirouette.*

Ote-toi de là aussi. Est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi même, s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire?

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE.

Fi le vilain! qui est jaloux de sa femme.

GÉRONTE.

Voici ma fille.

SCENE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

SGANARELLE.

Est-ce là la malade?

GÉRONTE.

Oui. Je n'ai qu'elle de fille, & j'aurois tous les regrets du monde si elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du Médecin.

GÉRONTE.

Allons, un siege.

SGANARELLE, *assis entre Géronte & Lucinde.*

Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, & je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

GÉRONTE.

Vous l'avez fait rire, Monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux, lorsque le Médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde.

(*A Lucinde.*)

Hé bien, de quoi est-il question? Qu'avez-vous? Quel est le mal que vous sentez?

LUCINDE, *portant sa main à sa bouche, à sa tête & sous son menton.*

Han, hi, hon, han.

SGANARELLE.

Hé! que dites-vous?

LUCINDE *continue les mêmes gestes.*

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.

Quoi?

LUCINDE.

Han, hi, hon.

SGANARELLE.

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là?

GÉRONTE.

Monfieur, c'eft là fa maladie. Elle eft devenue muette, fans que jufqu'ici on en ait pu favoir la caufe, & c'eft un accident qui a fait reculer fon mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

GÉRONTE.

Celui qu'elle doit époufer, veut attendre fa guérifon pour conclure les chofes.

SGANARELLE.

Et qui eft-ce ce fot-là, qui ne veut pas que fa femme foit muette ? Plût à Dieu que ma femme eût cette maladie ! je me garderois bien de la vouloir guérir.

GÉRONTE.

Enfin, Monfieur, nous vous prions d'employer tous vos foins pour la foulager de fon mal.

SGANARELLE.

Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'oppreffe-t il beaucoup ?

GÉRONTE.

Oui, Monfieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GÉRONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'eft fort bien fait. Va-t-elle où vous favez ?

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Copieusement ?

GÉRONTE.

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE.

La matiere est-elle louable ?

GÉRONTE.

Je ne me connois pas à ces choses.

SGANARELLE.

(*A Lucinde.*) (*A Géronte.*)
Donnez-moi votre bras. Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GÉRONTE.

Hé, oui, Monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ah ! ah !

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné sa maladie.

SGANARELLE.

Nous autres grands Médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé, & vous eût été dire, c'est ceci, c'est cela; mais moi, je touche au but du premier coup, & je vous apprends que votre fille est muette.

GÉRONTE.

Oui; mais je voudrois bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Fort bien ; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs Auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GÉRONTE.

Mais encore, vos sentimens sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

SGANARELLE.

Aristote, là-dessus, dit ... de fort belles choses.

GÉRONTE.

Je le crois.

SGANARELLE.

Ah ! c'étoit un grand homme !

GÉRONTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Grand homme tout-à-fait ; un homme qui étoit (*Levant le bras depuis le coude.*) plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savans, nous appellons humeurs peccantes, c'est-à-dire ... humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs, formées par les exhalaisons des influences qui s'élevent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à ... Entendez-vous le Latin ?

GÉRONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE, *se levant brusquement.*

Vous n'entendez point le Latin!

GÉRONTE.

Non.

SGANARELLE, *avec enthousiasme.*

Cabricias arci thuram, *catalamus*, *singulariter*, *nominativo*, *hæc musa*, la muse, *bonus*, *bona*, *bonum*, *Deus sanctus*, *est ne oratio latinas? Etiam*, oui. *Quare*, pourquoi? *Quid substantivo*, *& adjectivum*, *concordat in generi*, *numerum*, *& casus*.

GÉRONTE.

Ah! que n'ai-je étudié!

JACQUELINE.

L'habile homme que vlà!

LUCAS.

Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte.

SGANARELLE.

Or, ces vapeurs dont je vous parle, venant à passer du coté gauche où est le foie; au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appellons en Latin, *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en Grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appellons en Hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; & parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie, & parce que lesdites vapeurs ont certaine malignité... Ecoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui eſt cauſée... Soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Je le ſuis.

SGANARELLE.

Qui eſt cauſée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Oſſabandus*, *nequei*, *nequer*, *potarium*, *quipſa milus*. Voilà juſtement ce qui fait que votre fille eſt muette.

JACQUELINE.

Ah! que ça eſt bian dit, notre homme!

LUCAS.

Que n'ai-je la langue auſſi-bien pendue!

GÉRONTE.

On ne peut pas mieux raiſonner ſans doute. Il n'y a qu'une ſeule choſe qui m'a choqué; c'eſt l'endroit du foie & du cœur. Il me ſemble que vous les placez autrement qu'ils ne ſont; que le cœur eſt du côté gauche, & le foie du côté droit.

SGANARELLE.

Oui, cela étoit autrefois ainſi; mais nous avons changé tout cela, & nous faiſons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE.

C'eſt ce que je ne ſavois pas; & je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal; & vous n'êtes pas obligé d'être auſſi habile que nous.

GÉRONTE.

Aſſurément. Mais, Monſieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

SGANARELLE.

Ce que je crois qu'il faille faire ?

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Mon avis eſt qu'on la remette ſur ſon lit, & qu'on lui faſſe prendre, pour remede, quantité de pain trempé dans le vin.

GÉRONTE.

Pourquoi cela, Monſieur ?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le vin & le pain, mêlés enſemble, une vertu ſympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre choſe aux perroquets, & qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

GÉRONTE.

Cela eſt vrai. Ah ! le grand homme ! vîte, quantité de pain & de vin.

SGANARELLE.

Je reviendrai voir, ſur le ſoir, en quel état elle ſera.

SCENE VII.

GERONTE, SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE.

(*à Jacqueline.*) (*à Géronte.*)
DOUCEMENT, vous. Monfieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je faffe quelques petits remedes.

JACQUELINE.

Qui! Moi? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande fanté eft à craindre; & il ne fera pas mauvais de vous faire quelque petite faignée amiable, de vous donner quelque petit clyftere dulcifiant.

GÉRONTE.

Mais, Monfieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire faigner, quand on n'a point de maladie?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en eft falutaire; & comme on boit pour la foif à venir, il faut fe faire auffi faigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE, *en s'en allant.*

Ma fi, je me moque de ça, & je ne veux point faire de mon corps une boutique d'Apothicaire.

SGANARELLE.

Vous êtes rétive aux remedes; mais nous faurons vous foumettre à la raifon.

SCENE VIII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je vous donne le bon jour.

GÉRONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire ?

GÉRONTE.

Vous donner de l'argent, Monsieur.

SGANARELLE, *tendant sa main par derriere, tandis que Géronte ouvre sa bourse.*

Je n'en prendrai pas, Monsieur.

GÉRONTE.

Monsieur.

SGANARELLE.

Point du tout.

GÉRONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GÉRONTE.

De grace.

SGANARELLE.

Vous vous moquez.

GÉRONTE.

Voilà qui est fait.

SGANARELLE.

Je n'en ferai rien.

GÉRONTE.

Hé?

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas l'argent qui me fait agir.

GÉRONTE.

Je le crois.

SGANARELLE, *après avoir pris l'argent.*

Cela eſt-il de poids?

GÉRONTE.

Oui, Monſieur.

SGANARELLE.

Je ne ſuis pas un Médecin mercenaire.

GÉRONTE.

Je le ſais bien.

SGANARELLE.

L'intérêt ne me gouverne point.

GÉRONTE.

Je n'ai pas cette penſée.

SGANARELLE *ſeul, regardant l'argent qu'il a reçu.*

Ma foi! cela ne va pas mal; & pourvu que...

SCENE IX.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

MONSIEUR, il y a long-tems que je vous attends ; & je viens implorer votre assistance.

SGANARELLE, *lui tâtant le pouls.*

Voilà un pouls qui est fort mauvais.

LÉANDRE.

Je ne suis point malade, Monsieur, & ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc ?

LÉANDRE.

Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre, qui suis amoureux de Lucinde, que vous venez de visiter ; &, comme par la mauvaise humeur de son pere, toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hasarde à vous prier de vouloir servir mon amour, & de me donner lieu d'exécuter un stratagême que j'ai trouvé, pour lui pouvoir dire deux mots, d'où dépendent absolument mon bonheur & ma vie.

SGANARELLE.

Pour qui me prenez-vous ? Comment ! oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour,

& vouloir ravaler la dignité de Médecin à des emplois de cette nature?

LÉANDRE.

Monſieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE, *en le faiſant reculer.*

J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

LÉANDRE.

Hé, Monſieur, doucement.

SGANARELLE.

Un mal-aviſé.

LÉANDRE.

De grace.

SGANARELLE.

Je vous apprendrai que je ne ſuis point homme à cela; & que c'eſt une inſolence extrême...

LÉANDRE, *tirant une bourſe.*

Monſieur...

SGANARELLE.

De vouloir m'employer...

(*Recevant la bourſe.*)

Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme, & je ſerois ravi de vous rendre ſervice. Mais il y a de certains impertinens au monde, qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne ſont pas; & je vous avoue que cela me met en colere.

LÉANDRE.

Je vous demande pardon, Monſieur, de la liberté que...

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoi eſt-il queſtion?

LÉANDRE.

Vous ſaurez donc, Monſieur, que cette maladie

que vous voulez guérir, est une feinte maladie. Les Médecins ont raisonné là-dessus comme il faut, & ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie; mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, & que Lucinde n'a trouvé cette maladie, que pour se délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voie ensemble, retirons-nous d'ici; & je vous dirai, en marchant, ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, Monsieur. Vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable; & j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crevera, ou bien elle sera à vous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

IL me ſemble que je ne ſuis pas mal ainſi pour un Apothicaire ; &, comme le pere ne m'a guere vu, ce changement d'habit & de perruque eſt aſſez capable, je crois, de me déguiſer à ſes yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LÉANDRE.

Tout ce que je ſouhaiterois, ſeroit de ſavoir cinq ou ſix grands mots de médecine, pour parer mon diſcours, & me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'eſt pas néceſſaire ; il ſuffit de l'habit, & je n'en ſais pas plus que vous.

LÉANDRE.

Comment ?

SGANARELLE.

Diable emporte ſi j'entends rien en médecine.

vous êtes honnête homme, & je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moi.

LÉANDRE.

Quoi! vous n'êtes pas effectivement...

SGANARELLE.

Non, vous dis-je, ils m'ont fait Médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être si savant que cela; & toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixieme. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue; mais, quand j'ai vu qu'à toute force ils vouloient que je fusse Médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, & de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés; &, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos; & nous taillons, comme il nous plaît, sur l'étoffe où nous travaillons. Un Cordonnier, en faisant des souliers, ne sauroit gâter un morceau de cuir, qu'il n'en paie les pots cassés; mais ici l'on peut gâter un homme, sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous; & c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profession, est qu'il y a, parmi les morts, une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde; jamais on n'en voit se plaindre du Médecin qui l'a tué.

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matiere.

SGANARELLE, *voyant des hommes qui viennent à lui.*

Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter.

(*A Léandre.*)

Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.

SCENE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

THIBAUT.

MONSIEU, je venons vous charcher, mon fils Perrin & moi.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

THIBAUT.

Sa pauvre mere, qui a nom Parrette, est dans un lit malade il y a six mois.

SGANARELLE, *tendant la main comme pour recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y fasse?

THIBAUT.

Je voudrions, Monsieu, que vous nous baillissiez queuque petite drôlerie pour la garir.

SGANARELLE.

Il faut voir. De quoi est-ce qu'elle est malade ?

THIBAUT.

Alle est malade d'hypocrisie, Monsieu.

SGANARELLE.

D'hypocrisie ?

THIBAUT.

Oui, c'est-à-dire, qu'alle est enflée par-tout ; & l'an dit que c'est quantité de fériosités qu'alle a dans le corps, & que son foie, son ventre, ou sa rate, comme vous voudrais l'appeller, au-glieu de faire du sang, ne fait plus que de liau. Alle a, de deux jours l'un, la fievre quotiguenne, avec des lassitudes & des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer ; & parfois il li prend des sincoles & des converfions, que je crayons qu'alle est passée. J'avons dans notre village un Apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sais combien d'histoires, & il m'en coûte plus d'eune douzaine de bons écus en lavemens, ne vs'en déplaise, en aposthumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, & en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton mitaine. Il veloit li bailler d'une certaine drogue, que l'on appelle du vin amétile ; mais j'ai-s-eu peur franchement que ça l'envoyît *à patres*, & l'an dit que ces gros Médecins tuont je ne sais combien de monde avec cette invention là.

SGANARELLE, *tendant toujours la main.*

Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT.

Le fait eſt, Monſieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je faſſions.

SGANARELLE.

Je ne vous entends point du tout.

PERRIN.

Monſieu, ma mere eſt malade, & vlà deux écus que je vous apportons, pour nous bailler queuque remede.

SGANARELLE.

Ah ! je vous entends, vous ! voilà un garçon qui parle clairement, & qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mere eſt malade d'hydropiſie, qu'elle eſt enflée par tout le corps, qu'elle a la fievre, avec des douleurs dans les jambes, & qu'il lui prend parfois des ſyncopes & des convulſions, c'eſt-à-dire, des évanouiſſemens.

PERRIN.

Hé, oui, Monſieur, c'eſt juſtement ça.

SGANARELLE.

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un pere qui ne ſait ce qu'il dit. Maintenant, vous me demandez un remede ?

PERRIN.

Oui, Monsieu.

SGANARELLE.

Un remede pour la guérir ?

PERRIN.

C'eſt comme je l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui faſſiez prendre.

PERRIN.

Du fromage, Monſieu?

SGANARELLE.

Oui, c'eſt un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail & des perles, & quantité d'autres choſes précieuſes.

PERRIN.

Monsieu, je vous ſommes bien obligés; & j'allons li faire prendre ça tout-à-l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCENE III.

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS, *dans le fond du Théatre.*

SGANARELLE.

VOICI la belle nourrice. Ah! nourrice de mon cœur, je ſuis ravi de cette rencontre; & votre vue eſt la rhubarbe, la caſſe & le ſéné qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

JACQUELINE.

Par ma figué, Monſieu le Médecin, ça eſt trop bian dit pour moi, & je n'entends rian à tout votre latin.

SGANARELLE.

Devenez malade, nourrice, je vous prie, devenez

malade pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joies du monde de vous guérir.

JACQUELINE.

Je sis votre servante ; j'aime bian mieux qu'an ne me garisse pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux & fâcheux, comme celui que vous avez !

JACQUELINE.

Que vlez-vous, Monsieu ? C'est pour la pénitence de mes fautes ; & là où la chevre est liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment, un rustre comme cela ? un homme qui vous observe toujours, & ne veut pas que personne vous parle ?

JACQUELINE.

Hélas ! vous n'avez rian vu encore ; & ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise himeur.

SGANARELLE.

Est-il possible, & qu'un homme ait l'ame assez basse pour maltraiter une personne comme vous ? Ah ! que j'en sais, belle nourrice, & qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons ! Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite soit tombée en de pareilles mains, & qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot... Pardonnez-moi, nourrice, si je parle ainsi de votre mari.

JACQUELINE.

Hé ! Monsieu, je sais bian qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

Oui, sans doute, nourrice, il les mérite ; & il mériteroit encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête, pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il est bian vrai que, si je n'avois devant les yeux que son intérêt, il pourroit m'obliger à queuque étrange chose.

SGANARELLE.

Ma foi ! vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela ; &, si j'étois assez heureux, belle nourrice, pour être choisi pour...

(*Dans le tems que Sganarelle tend les bras pour embrasser Jacqueline, Lucas passe sa tête par dessous, & se met entre eux deux. Sganarelle & Jacqueline regardent Lucas, & sortent chacun de leur côté.*)

SCENE IV.

GÉRONTE, LUCAS.

GÉRONTE.

HOLA ! Lucas, n'as-tu point vu ici notre Médecin ?

LUCAS.

Et oui, de par tous les diantres, je l'ai vu, & ma femme aussi.

GÉRONTE.

Où est-ce donc qu'il peut être ?

LUCAS.

Je ne sais ; mais je voudrois qu'il fût à tous les guebles.

GÉRONTE.

Va-t-en voir un peu ce que fait ma fille.

SCENE V.

SGANARELLE, LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

AH ! Monſieur, je demandois où vous étiez ?

SGANARELLE.

Je m'étois amuſé dans votre cour à expulſer le ſuperflu de la boiſſon. Comment ſe porte la malade ?

GÉRONTE.

Un peu plus mal, depuis votre remede.

SGANARELLE.

Tant mieux. C'eſt ſigne qu'il opere.

GÉRONTE.

Oui ; mais en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine ; j'ai des remedes qui ſe moquent de tout, & je l'attends à l'agonie.

GÉRONTE, *montrant Léandre.*

Qui eſt cet homme-là que vous amenez ?

SGANARELLE, *faiſant des ſignes avec la main, pour montrer que c'eſt un Apothicaire.*

C'eſt...

GÉRONTE.

Quoi ?

SGANARELLE.

Celui...

GÉRONTE.

Hé !

SGANARELLE.

Qui ?...

GÉRONTE.

Je vous entends.

SGANARELLE.

Votre fille en aura besoin.

SCENE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE, JACQUELINE, SGANARELLE.

JACQUELINE.

MONSIEU, vlà votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE.

Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, Monsieur l'Apothicaire, tâter un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie.

(*Sganarelle tire Géronte dans un coin du Théatre, & lui passe un bras sur les épaules, pour l'empêcher de tourner la tête du côté où sont Léandre & Lucinde.*)

Monsieur, c'est une grande & subtile question entre les docteurs, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui ; & moi je dis que oui & non ; d'autant que l'incongruité des humeurs opa-

ques, qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune; & comme le soleil qui darde ses rayons sur la concavité de la terre se trouve....

LUCINDE, *à Léandre.*

Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

GÉRONTE.

Voilà ma fille qui parle! O grande vertu du remede! O admirable Médecin! Que je vous suis obligé, Monsieur, de cette guérison merveilleuse, & que puis-je faire pour vous après un tel service?

SGANARELLE, *se promenant sur le Théâtre, & s'éventant avec son chapeau.*

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine!

LUCINDE.

Oui, mon pere, j'ai recouvré la parole; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, & que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

GÉRONTE.

Quoi?...

LUCINDE.

Vous m'oppoſerez en vain de belles raiſons.

GÉRONTE.

Si...

LUCINDE.

Tous vos diſcours ne ſerviront de rien.

GÉRONTE.

Je...

LUCINDE.

C'eſt une choſe où je ſuis déterminée.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Il n'eſt puiſſance paternelle qui me puiſſe obliger à me marier malgré moi.

GÉRONTE.

J'ai...

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GÉRONTE.

Il...

LUCINDE.

Mon cœur ne ſauroit ſe ſoumettre à cette tyrannie.

GÉRONTE.

La...

LUCINDE.

Et je me jetterai plutôt dans un couvent, que d'épouſer un homme que je n'aime point.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE, *avec vivacité.*

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le tems. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

GÉRONTE.

Ah ! quelle impétuosité de paroles ! Il n'y a pas moyen d'y résister. (*A Sganarelle.*) Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service, est de vous rendre sourd, si vous voulez.

GÉRONTE.

Je vous remercie. (*A Lucinde.*) Penses-tu donc...

LUCINDE.

Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon ame.

GÉRONTE.

Tu épouseras Horace dès ce soir.

LUCINDE.

J'épouserai plutôt la mort.

SGANARELLE, *à Géronte.*

Mon Dieu, arrêtez-vous ; laissez-moi médicamenter cette affaire. C'est une maladie qui la tient ; & je sais le remede qu'il y faut apporter.

GÉRONTE.

Seroit-il possible, Monsieur, que vous puissiez aussi guérir cette maladie d'esprit ?

SGANARELLE.

Oui, laissez-moi faire, j'ai des remedes pour tout ; & notre Apothicaire nous servira pour cette cure. (*A Léandre.*) Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre, est tout-à-fait contraire

aux

aux volontés du pere, qu'il n'y a point de tems à perdre, que les humeurs sont fort aigries, & qu'il est nécessaire de trouver promptement un remede à ce mal, qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative, que vous mêlerez, comme il faut, avec deux dragmes de matrimonium en pilules. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remede; mais, comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre, & de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entretiendrai ici son pere; mais, surtout, ne perdez point de tems. Au remede, vîte, au remede spécifique.

SCENE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

GÉRONTE.

Quelles drogues, Monsieur, sont celles que vous venez de dire? Il me semble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGANARELLE.

Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GÉRONTE.

Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne ?

SGANARELLE.

Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GÉRONTE.

Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

SGANARELLE.

La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GÉRONTE.

Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait sagement.

GÉRONTE.

Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Il seroit arrivé quelque folie, si j'avois souffert qu'ils se fussent vus.

SGANARELLE.

Sans doute.

GÉRONTE.

Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE.

C'est prudemment raisonné.

GÉRONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ses effort pour lui parler.

SGANARELLE.

Quel drôle !

GÉRONTE.

Mais il perdra son tems.

SGANARELLE.

Ah ! ah !

GÉRONTE.

Et j'empêcherai bien qu'il ne la voie.

SGANARELLE.

Il n'a pas à faire à un sot, & vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCENE VIII.

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

AH ! palsanguenne, Monsieu, vaici bian du tintamare ; votre fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'Apothicaire ; & vlà Monsieu le Médecin qui a fait cette belle opération-là.

GÉRONTE.

Comment ! m'assassiner de la façon ? Allons, un Commissaire, & qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah ! traître, je vous ferai punir par la justice.

LUCAS.

Ah ! par ma fi, Monsieu le Médecin, vous serez pendu ; ne bougez de-là seulement !

SCENE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE, *à Lucas.*

Ah ! mon Dieu, que j'ai eu de peine à trouver ce logis ! Dites-moi un peu des nouvelles du Médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le vlà qui va être pendu.

MARTINE.

Quoi, mon mari pendu ! Hélas ! & qu'a-t-il fait pour cela ?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notre Maître.

MARTINE.

Hélas ! mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre ?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah !

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens ?

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse ?

MARTINE.

Encore si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrois quelque consolation.

SGANARELLE.

Retire-toi de-là ; tu me fends le cœur.

MARTINE.

Non ; je veux demeurer pour t'encourager à la mort ; & je ne te quitterai point que je ne t'aie vu pendu.

SGANARELLE.

Ah !

SCENE X.

GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GÉRONTE, *à Sganarelle.*

Le Commiſſaire viendra bientôt ; & l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE *à genoux.*

Hélas ! cela ne ſe peut-il point changer en quelques coups de bâton !

GÉRONTE.

Non, non, la juſtice en ordonnera. Mais que vois-je ?

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

DOM PEDRE, Gentilhomme Sicilien.

ADRASTE, Gentilhomme François, Amant d'Isidore.

ISIDORE, Greque, Esclave de Dom Pedre.

ZAIDE, jeune Esclave.

UN SÉNATEUR.

HALI, Turc, Esclave d'Adraste.

DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

MUSICIENS.

ESCLAVE chantant.

ESCLAVES dansans.

MAURES & MAURESQUES dansans.

La Scene est à Messine, dans une Place publique.

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMÉDIE-BALLET.

SCENE PREMIERE.

HALI, MUSICIENS.

HALI, *aux Musiciens.*

CHUT. N'avancez pas davantage, & demeurez dans cet endroit jusqu'à ce que je vous appelle.

SCENE II.

HALI, *seul.*

IL fait noir comme dans un four. Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche, & je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un Esclave, de ne vivre jamais pour soi, & d'être toujours tout entier aux passions d'un Maître, de n'être réglé que par ses humeurs, & de se voir réduit à faire ses propres affaires de

tous les soucis qu'il peut prendre ! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes ; &, parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit & jour, je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, & sans doute c'est lui.

SCENE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS, *portant chacun un flambeau*, HALI.

ADRASTE.

Est-ce toi, Hali ?

HALI.

Et qui pourroit-ce être que moi, à ces heures de nuit ? Hors vous & moi, Monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

ADRASTE.

Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime ; on a toujours au moins le plaisir de la plainte & la liberté des soupirs ; mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir sávoir d'une belle, si l'amour qu'inspire ses yeux, est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes ; & c'est

c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Greque, & ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

HALI.

Mais il est, en amour, plusieurs façons de parler; il me semble, à moi, que vos yeux & les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

ADRASTE.

Il est vrai qu'elle & moi souvent nous nous sommes parlé des yeux; comment reconnoître que chacun, de notre côté, nous ayions, comme il faut, expliqué ce langage? Et que sais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent; & si les siens me disent ce que je crois parfois entendre?

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre maniere.

ADRASTE.

As-tu là tes Musiciens?

HALI.

Oui.

ADRASTE.

Fais-les approcher.

(*seul.*)

Je veux, jusqu'au jour, les faire ici chanter, & voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

SCENE IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIENS.

HALI.

Les voici. Que chanteront-ils ?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chanterent l'autre jour.

ADRASTE.

Non. Ce n'est pas ce qu'il me faut.

HALI.

Ah ! Monsieur, c'est du beau bécare !

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécare ?

HALI.

Monsieur, je tiens pour le bécare. Vous savez que je m'y connois. Le bécare me charme ; hors du bécare, point de salut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

ADRASTE.

Non. Je veux quelque chose de tendre & de passionné, quelque chose qui m'entraîne dans une douce rêverie.

HALI.

Je vois bien que vous êtes pour le bémol ; mais il y a moyen de nous contenter l'un & l'autre. Il

faut qu'ils vous chantent une certaine Scene d'une petite Comédie que je leur ai vu essayer. Ce sont deux Bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent, l'un à l'autre, la cruauté de leurs Maîtresses; & là-dessus vient un Berger joyeux avec un bécare admirable, qui se moque de leur foiblesse.

ADRASTE.

J'y consens. Voyons ce que c'est.

HALI.

Voici, tout juste, un lieu propre à servir de Scene; & voilà deux flambeaux pour éclairer la Comédie.

ADRASTE.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les lumieres.

FRAGMENT DE COMÉDIE,

Chanté & accompagné par les Musiciens qu'Hali a amenés.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, TIRCIS.

I. MUSICIEN, *représentant Philene.*

« Si du triste récit de mon inquiétude,
» Je trouble le repos de votre solitude,
» Rochers, ne soyez point fâchés;
» Quand vous saurez l'excès de mes peines secrettes,
» Tout rochers que vous êtes,
» Vous en serez touchés.

II. MUSICIEN, *représentant Tircis.*

» Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
» Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts;
» Et moi, j'y recommence
» Mes soupirs languissans, et mes tristes regrets.

» Ah! mon cher Philene!

PHILENE.

» Ah! mon cher Tircis!

TIRCIS.

» Que je sens de peine!

PHILENE.

» Que j'ai de soucis !

TIRCIS.

» Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climene.

PHILENE.

» Cloris n'a point, pour moi, de regards adoucis.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

» O loi trop inhumaine !
» Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,
» Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer ? »

SCENE II.

PHILENE, TIRCIS, UN PASTRE.

III. MUSICIEN, *représentant un Pâtre.*

» PAUVRES amans, quelle erreur
» D'adorer des inhumaines !
» Jamais les ames bien saines
» Ne se paient de rigueur ;
» Et les faveurs sont les chaînes
» Qui doivent lier un cœur.

» On voit cent belles ici,
» Auprès de qui je m'empresse ;
» A leur vouer ma tendresse,
» Je mets mon plus doux souci :

» Mais, lorsque l'on est tigresse,
» Ma foi, je suis tigre aussi.

PHILENE ET TIRCIS ENSEMBLE.

» Heureux, hélas! qui peut aimer ainsi. »

HALI.

Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au-dedans.

ADRASTE.

Qu'on se retire vîte, & qu'on éteigne les flambeaux.

SCENE V.

D. PEDRE, ADRASTE, HALI.

D. PEDRE, *sortant de sa maison en bonnet de nuit & en robe de chambre, avec une épée sous son bras.*

Il y a quelque tems que j'entends chanter à ma porte; & sans doute cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

ADRASTE.

Hali?

HALI.

Quoi?

ADRASTE.

N'entends-tu plus rien?

HALI.

Non.

(*D. Pedre est derriere eux qui les écoute.*)

ADRASTE.

Quoi ! tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Greque ; & ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera toujours tout accès auprès d'elle ?

HALI.

Je voudrois, de bon cœur, que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est. Ah ! si nous le tenions ici, que je prendrois de joie à venger, sur son dos, tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire !

ADRASTE.

Si faut-il bien, pourtant, trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal. J'y suis trop engagé pour en avoir le démenti, &, quand j'y devrois employer...

HALI.

Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire, mais la porte est ouverte, &, si vous voulez, j'entrerai doucement, pour découvrir d'où cela vient.

(*D. Pedre se retire sur sa porte.*)

ADRASTE.

Oui, fais, mais sans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Plût au ciel, que ce fût la charmante Isidore !

D. PEDRE, *donnant un soufflet à Hali.*

Qui va là ?

HALI, *rendant le soufflet à D. Pedre.*

Ami.

D. PEDRE.

Holà! Francifque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthelemi. Allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma halebarde, mes piftolets, mes moufquetons, mes fufils. Vîte, dépêchez. Allons, tue, point de quartier.

SCENE VI.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

Je n'entends remuer perfonne. Hali? Hali!

HALI, *caché dans un coin.*

Monfieur.

ADRASTE.

Où donc te caches-tu?

HALI.

Ces gens font-ils fortis?

ADRASTE.

Non. Perfonne ne bouge.

HALI, *fortant d'où il étoit caché.*

S'ils viennent, ils feront frottés,

ADRASTE.

Quoi! tous nos foins feront donc inutiles? Et toujours ce fâcheux jaloux fe moquera de nos deffeins?

HALI.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend;

il ne ſera pas dit qu'on triomphe de mon adreſſe ; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obſtacles, & je prétends faire éclater les talens que j'ai eus du Ciel.

ADRASTE.

Je voudrois ſeulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des ſentimens qu'on a pour elle, & ſavoir les ſiens là-deſſus. Après, on peut trouver facilement les moyens...

HALI.

Laiſſez-moi faire ſeulement. J'en eſſayerai tant de toutes les manieres, que quelque choſe enfin nous pourra réuſſir. Allons, le jour paroît ; je vais chercher mes gens, & venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux ſorte.

SCENE VII.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

JE ne ſais pas quel plaiſir vous prenez à me réveiller ſi matin. Cela s'ajuſte aſſez mal, ce me ſemble, au deſſein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui ; & ce n'eſt guere pour avoir le teint frais & les yeux brillans, que ſe lever ainſi dès la pointe du jour.

D. PEDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à ſortir à l'heure qu'il eſt.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez eût bien pu se passer, je crois, de ma présence; & vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

D. PEDRE.

Oui. Mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillans; & cette nuit encore, on est venu chanter sous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il est vrai. La musique en étoit admirable.

D. PEDRE.

C'étoit pour vous que cela se faisoit?

ISIDORE.

Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous savez qui étoit celui qui donnoit cette sérénade?

ISIDORE.

Non pas; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

D. PEDRE.

Obligée?

ISIDORE.

Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

D. PEDRE.

Vous trouvez donc bon qu'on vous aime?

ISIDORE.

Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin?

ISIDORE.

Assurément.

D. PEDRE.

C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE.

A quoi bon de dissimuler ? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela ; & l'on n'en voit point de si fiere, qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

D. PEDRE.

Mais, si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien, moi, qui vous aime, que je n'y en prends nullement ?

ISIDORE.

Je ne sais pas pourquoi cela ; &, si j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir, que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait ? Et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable ?

D. PEDRE.

Chacun aime à sa guise, & ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, & vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoi ! jaloux de ces choses-là ?

D. PEDRE.

Oui, jaloux de ces choses-là ; mais jaloux comme un tigre, & , si vous voulez , comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris , d'un regard qu'on vous peut arracher; & tous les soins qu'on me voit prendre, ne sont que pour fermer tout accès aux galans, & m'assurer la possession d'un cœur , dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je dise ? vous prenez un mauvais parti ; & la possession d'un cœur est fort mal assurée , lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi , je vous l'avoue , si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux , & l'obligerois à veiller nuit & jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires; & l'on ne tarde guere à profiter du chagrin & de la colere que donne à l'esprit d'une femme la contrainte & la servitude.

D. PEDRE.

Si bien donc que, si quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux ?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne; & c'est beaucoup risquer, que de leur montrer des soupçons, & de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoissez peu ce que vous me devez ; & il

il me semble qu'une Esclave que l'on a affranchie, & dont on veut faire sa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude; si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, & me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

D. PEDRE.

Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante; & je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être, de vous être levée matin.

SCENE VIII.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI, *habillé en Turc, faisant plusieurs révérences à D. Pedre.*

D. PEDRE.

TREVE aux cérémonies, que voulez-vous?

HALI, *se mettant entre D. Pedre & Isidore.*

(Il se tourne devers Isidore à chaque parole qu'il dit à Don Pedre; & lui fait des signes pour lui faire connoître le dessein de son Maître.)

Signor (avec la permission de la Signore) je vous dirai (avec la permission de la Signore) que je viens

vous trouver (avec la permiſſion de la Signore) pour vous prier (avec la permiſſion de la Signore) de vouloir bien (avec la permiſſion de la Signore...)

D. PEDRE.

Avec la permiſſion de la Signore, paſſez un peu de ce côté.

(*D. Pedre ſe met entre Hali & Iſidore.*)

HALI.

Signor, je ſuis un virtuoſe.

D. PEDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'eſt pas ce que je demande. Mais comme je me mêle un peu de muſique & de danſe, j'ai inſtruit quelques Eſclaves qui voudroient bien trouver un Maître qui ſe plût à ces choſes ; & comme je ſais que vous êtes une perſonne conſidérable, je voudrois vous prier de les voir & de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaiſent, ou pour leur enſeigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'eſt une choſe à voir, & cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALI.

Chala bala... Voici une chanſon nouvelle, qui eſt du tems. Ecoutez bien. Chala bala.

SCENE IX.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI, ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE *chantant, à Isidore.*

» D'UN cœur ardent, en tous lieux,
» Un Amant suit une belle;
» Mais d'un jaloux odieux,
» La vigilance éternelle
» Fait qu'il ne peut que des yeux
» S'entretenir avec elle.
» Est-il peine plus cruelle
» Pour un cœur bien amoureux? »

(A Dom Pedre.)

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara,
Ti voler comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

(*Danse des Esclaves.*)

L'ESCLAVE, *à Isidore.*

» C'est un supplice, à tous coups,
» Sous qui cet Amant expire;
» Mais, si d'un œil un peu doux,
» La belle voit son martyre,
» Et consent qu'aux yeux de tous,
» Pour ses attraits il soupire,
» Il pourroit bientôt se rire
» De tous les soins du jaloux. »

(*A Dom Pedre.*)

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

II. ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Esclaves recommencent leurs danses.*)

D. PEDRE *chante.*

» Savez-vous, mes drôles,
» Que cette chanson
» Sent, pour vos épaules,
» Les coups de bâton? »

Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara,
Ma ti baſtonara,
Si, ſi non andara,
Andara, andara,
O ti baſtonara.

(*A Iſidore.*)

Oh ! oh ! quels égrillards ! Allons, rentrons ici, j'ai changé de penſée ; & puis le tems ſe couvre un peu.

(*A Hali qui paroît encore.*)

Ah ! fourbe, que je vous y trouve !

HALI.

Hé bien oui, mon Maître l'adore. Il n'a point de plus grand deſir que de lui montrer ſon amour ; &, ſi elle y conſent, il la prendra pour femme.

D. PEDRE.

Oui, oui, je la lui garde.

HALI.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. PEDRE.

Comment, coquin ?...

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

D. PEDRE.

Si je prends...

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle ſera à nous.

D. PEDRE.

Laiſſe-moi faire, je t'attraperai ſans courir.

HALI.

C'eſt nous qui vous attraperons. Elle ſera notre femme, la choſe eſt réſolue.

(*Seul.*)

Il faut que j'y périſſe, ou que j'en vienne à bout.

SCENE X.

ADRASTE, HALI, DEUX LAQUAIS.

ADRASTE.

HÉ bien, Hali, nos affaires s'avancent-elles?

HALI.

Monſieur, j'ai déja fait quelque petite tentative; mais je...

ADRASTE.

Ne te mets point en peine; j'ai trouvé, par hazard, tout ce que je voulois; & je vais jouir du bonheur de voir, chez elle, cette belle. Je me ſuis rencontré chez le Peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui il venoit faire le portrait de cette adorable perſonne; &, comme il eſt, depuis long-tems, de mes plus intimes amis, il a voulu ſervir mes feux, & m'envoie à ſa place, avec un petit mot de lettre, pour me faire accepter. Tu ſais que, de tout tems, je me ſuis plu à la peinture, & que, parfois, je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un Gentilhomme ſache rien faire; ainſi j'aurai la liberté de voir cette belle à

mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, & n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble ; &, pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune Esclave, un stratagême prêt pour tirer cette belle Greque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALI.

Laissez-moi faire ; je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous ?

ADRASTE.

Tout de ce pas, & j'ai déja préparé toutes choses.

HALI.

Je vais de mon côté me préparer aussi.

ADRASTE, *seul.*

Je ne veux point perdre de tems. Holà ! Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

SCENE XI.

DOM PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE.

QUE cherchez-vous, Cavalier, dans cette maison ?

ADRASTE.

J'y cherche le Seigneur Dom Pedre.

D. PEDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il vous plaît, la peine de lire cette lettre.

D. PEDRE.

» Je vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que vous savez, ce Gentilhomme François, » qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, » a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition » que je lui en ai faite. Il est, sans contredit, le » premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, & j'ai cru que je ne vous pouvois rendre » un service plus agréable, que de vous l'envoyer, » dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait » achevé de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien, sur-tout, de lui parler d'aucune récompense; car c'est un homme qui s'en offenseroit, & qui ne fait les choses que pour la gloire » & pour la réputation ».

Seigneur François, c'est une grande grace que vous me voulez faire, & je vous suis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom & de mérite.

D. PEDRE.

Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

SCENE XII.

ISIDORE, D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE, *à Isidore.*

Voici un Gentilhomme que Damon vous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre.

(*A Adraste, qui embrasse Isidore en la saluant.*)

Holà ! Seigneur François, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.

ADRASTE.

C'est la maniere de France.

D. PEDRE.

La maniere de France est bonne pour vos femmes ; mais, pour les nôtres, elle est un peu trop familiere.

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joie. L'aventure me surprend fort ; &, pour dire le vrai, je ne m'attendois pas d'avoir un Peintre si illustre.

ADRASTE.

Il n'y a personne, sans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté ; mais le sujet, ici, ne fournit que trop de lui-même, & il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

ISIDORE.

L'original eſt peu de choſe ; mais l'adreſſe du Peintre en ſaura couvrir les défauts.

ÁDRASTE.

Le Peintre n'y en voit aucun ; & tout ce qu'il ſouhaite, eſt d'en pouvoir repréſenter les graces aux yeux de tout le monde, auſſi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez faire un portrait qui ne me reſſemblera pas.

ADRASTE.

Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puiſſe flatter.

ISIDORE.

Le Ciel, quoi que vous en diſiez, ne ...

D. PEDRE.

Finiſſons cela, de grace. Laiſſons les complimens, & ſongeons au portrait.

ADRASTE, *aux Laquais.*

Allons, apportez tout.

(*On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Iſidore.*)

ISIDORE, *à Adraſte.*

Où voulez-vous que je me place ?

ADRASTE.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, & qui reçoit le mieux les vues favorables de la lumiere que nous cherchons.

ISIDORE, *après s'être aſſiſe.*

Suis-je bien ainſi ?

ADRASTE.

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainsi. La tête un peu levée, afin que la beauté du col paroisse. Ceci un peu plus découvert.

(*Il découvre un peu plus sa gorge.*)

Bon là. Un peu davantage; encore, tant soit peu.

D. PEDRE, *à Isidore.*

Il y a bien de la peine à vous mettre; ne sauriez-vous vous tenir comme il faut ?

ISIDORE.

Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi; & c'est à Monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE, *assis.*

Voilà qui va le mieux du monde, & vous vous tenez à merveille.

(*La faisant tourner un peu devers lui.*)

Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. PEDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE.

Je ne suis pas comme ces femmes, qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles; & ne sont point satisfaites du Peintre, s'il ne les fait toujours plus belles qu'elles ne sont. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un

portrait pour toutes ; car toutes demandent les mêmes choses ; un teint tout de lis & de roses, un nez bien fait, une petite bouche, & de grands yeux vifs, bien fendus ; & sur-tout le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, & qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADRASTE.

Il seroit mal-aisé qu'on demandât cela du vôtre; & vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs & de charmes, & qu'on court risque à les peindre !

D. PEDRE.

Le nez me semble un peu gros.

ADRASTE.

J'ai lu, je ne sais où, qu'Appelle peignit autrefois une maîtresse d'Alexandre d'une merveilleuse beauté, & qu'il en devint, la peignant, si éperdument amoureux, qu'il fut près d'en perdre la vie ; de sorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux.

(*A D. Pedre.*)

Je pourrois faire ici ce qu'Appelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre.

(*D. Pedre fait la grimace.*)

ISIDORE, *à D. Pedre.*

Tout cela sent la nation ; & toujours Messieurs les François ont un fonds de galanterie qui se répand par-tout.

ADRASTE,

ADRASTE.

On ne se trompe guere à ces sortes de choses ; & vous avez l'esprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre seroit ici, & que ce seroit votre amant, je ne pourrois m'empêcher de vous dire, que je n'ai rien vu de si beau que ce que je vois maintenant, & que...

D. PEDRE.

Seigneur François, vous ne devriez pas, ce me semble, tant parler ; cela vous détourne de votre ouvrage.

ADRASTE.

Ah ! point du tout ! j'ai toujours coutume de parler quand je peins ; & il est besoin dans ces choses d'un peu de conversation, pour réveiller l'esprit, & tenir les visages dans la gaieté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

SCENE XIII.

HALI, *vêtu en Espagnol*, D. PEDRE, ADRASTE, ISIDORE.

D. PEDRE.

Que veut cet homme-là ? & qui laisse monter les gens, sans nous en venir avertir ?

HALI, *à D. Pedre.*

J'entre ici librement : mais, entre Cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous ?

D. PEDRE.

Non, Seigneur.

HALI.

Je suis Dom Gilles d'Avalos; & l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

D. PEDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi?

HALI.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sais qu'en ces matieres il est mal-aisé de trouver un Cavalier plus consommé que vous: mais je vous demande, pour grace, que nous nous tirions à l'écart.

D. PEDRE.

Nous voilà assez loin.

ADRASTE, *à D. Pedre, qui le surprend parlant bas à Isidore.*

J'observois de près la couleur de ses yeux.

HALI, *tirant D. Pedre pour l'éloigner d'Adraste & d'Isidore.*

Seigneur, j'ai reçu un soufflet. Vous savez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte, sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le cœur; & je suis dans l'incertitude, si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

D. PEDRE.

Assassiner, c'est le plus sûr & le plus court chemin: quel est votre ennemi?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plaît.

(*Hali tient D. Pedre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraste.*)

ADRASTE *aux genoux d'Isidore, pendant que D. Pedre & Hali parlent bas ensemble.*

Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, & vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, & je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne sais si vous dites vrai; mais vous persuadez.

ADRASTE.

Mais, vous persuadé-je, jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela?

ISIDORE.

A me résoudre.

ADRASTE.

Ah! quand on aime bien, on se résout bientôt!

ISIDORE.

Hé bien, allez; oui, j'y consens.

ADRASTE.

Mais consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même?

ISIDORE.

Lorſqu'on eſt une fois réſolu ſur la choſe, s'arrête-t-on ſur le tems ?

D. PEDRE, *à Hali.*

Voilà mon ſentiment, & je vous baiſe les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez reçu quelque ſoufflet, je ſuis homme auſſi de conſeil ; & je pourrai vous rendre la pareille.

D. PEDRE.

Je vous laiſſe aller ſans vous reconduire ; mais, entre Cavaliers, cette liberté eſt permiſe.

ADRASTE, *à Iſidore.*

Non, il n'eſt rien qui puiſſe effacer de mon cœur leurs tendres témoignages...

(*A D. Pedre, appercevant Adraſte qui parle de près à Iſidore.*)

Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton ; & je croyois d'abord que ce fût une tache. Mais c'eſt aſſez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois.

(*à D. Pedre, qui veut voir le portrait.*)

Non, ne regardez rien encore ; faites ſerrer cela, (*à Iſidore.*) je vous prie ; & vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, & de garder un eſprit gai, pour le deſſein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE.

Je conſerverai pour cela toute la gaieté qu'il faut.

SCENE XIV.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Qu'en dites-vous ? Ce Gentilhomme me paroît le plus civil du monde; & l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chose en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres Nations.

D. PEDRE.

Oui ; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, & s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à toutes celles qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'est qu'ils savent qu'on plaît aux Dames par ces choses.

D. PEDRE.

Oui ; mais s'ils plaisent aux Dames, ils déplaisent fort aux Messieurs ; & l'on n'est point bien-aise de voir, sous sa moustache, cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

SCENE XV.

ZAIDE, DOM PEDRE, ISIDORE.

ZAIDE.

AH ! Seigneur Cavalier, ſauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux, dont je ſuis pourſuivie. Sa jalouſie eſt incroyable, & paſſe, dans ſes mouvemens, tout ce qu'on peut imaginer. Il va juſqu'à vouloir que je ſois toujours voilée; &, pour m'avoir trouvée le viſage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, & ma réduite à me jetter chez vous, pour vous demander votre appui contre ſon injuſtice. Mais je le vois paroître. De grace, Seigneur, Cavalier, ſauvez-moi de ſa fureur.

D. PEDRE, *à Zaide, lui montrant Iſidore.*

Entrez là-dedans avec elle, & n'appréhendez rien.

SCENE XVI.

ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

É quoi ! Seigneur, c'eſt vous ? Tant de ja-
ſie pour un François ! Je penſois qu'il n'y eût
e nous qui en fuſſions capables.

ADRASTE.

es François excellent toujours dans toutes les
oſes qu'ils font ; & , quand nous nous mêlons
être jaloux , nous le ſommes vingt fois plus qu'un
ilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous
aſſuré refuge ; mais vous êtes trop raiſonnable
ur blâmer mon reſſentiment. Laiſſez-moi, je vous
e , la traiter comme elle mérite.

D. PEDRE.

Ah ! de grace , arrêtez ! L'offenſe eſt trop
tite pour un courroux ſi grand.

ADRASTE.

La grandeur d'une telle offenſe n'eſt pas dans
importance des choſes que l'on fait. Elle eſt à tranſ-
reſſer les ordres qu'on nous donne ; & ſur de pa-
eilles matieres , ce qui n'eſt qu'une bagatelle , de-
ient fort criminel , lorſqu'il eſt défendu.

D. PEDRE.

De la façon qu'elle a parlé , tout ce qu'elle en a
fait a été ſans deſſein ; & je vous prie enfin de vous
remettre bien enſemble.

ADRASTE.

Hé quoi ! vous prenez ſon parti, vous qui êtes ſi délicat ſur ces ſortes de choſes ?

D. PEDRE.

Oui, je prends ſon parti ; & ſi vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colere, & vous vous réconcilierez tous deux. C'eſt une grace que je vous demande ; & je la recevrai comme un eſſai de l'amitié que je veux qui ſoit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'eſt pas permis, à ces conditions, de vous rien refuſer. Je ferai ce que vous voudrez.

SCENE XVII.

ZAIDE, DOM PEDRE, ADRASTE, *dans un coin du Théatre.*

D. PEDRE, *à Zaide.*

HOLA ! venez. Vous n'avez qu'à me ſuivre, & j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAIDE.

Je vous ſuis obligée plus qu'on ne ſauroit croire : mais je m'en vais prendre mon voile ; je n'ai garde, ſans lui, de paroître à ſes yeux.

SCENE XVIII.

D. PEDRE, ADRASTE.

D. PEDRE.

LA voici qui s'en va venir ; & ſon ame, je vous aſſure, a paru toute réjouie lorſque je lui ai dit que j'avois raccommodé tout.

SCENE XIX.

ISIDORE, *ſous le voile de Zaide*, ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE, *à Adraſte.*

PUISQUE vous m'avez bien voulu abandonner votre reſſentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous faſſe toucher dans la main l'un de l'autre ; & que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE.

Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

D. PEDRE.

Vous m'obligez ſenſiblement, & j'en garderai la mémoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, Seigneur Dom Pedre, qu'à votre considération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

D. PEDRE.

C'est trop de grace que vous me faites.

(*Seul.*)

Il est bon de pacifier & d'adoucir toujours les choses. Holà ! Isidore, venez.

SCENE XX.

ZAIDE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

COMMENT ! que veut dire cela ?

ZAIDE, *sans voile.*

Ce que cela veut dire ? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde ; & qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt ; que toutes les serrures & les verroux du monde ne retiennent point les personnes, & que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur & par la complaisance ; qu'Isidore est entre les mains du Cavalier qu'elle aime, & que vous êtes pris pour dupe.

D. PEDRE, *seul.*

Dom Pedre souffrira cette injure mortelle ! Non, non, j'ai trop de cœur, & je vais demander l'appui de la justice, pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un Sénateur. Holà !

SCENE XXI.

UN SÉNATEUR, D. PEDRE.

LE SÉNATEUR.

Serviteur, Seigneur Dom Pedre. Que vous venez à propos !

D. PEDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SÉNATEUR.

J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

D. PEDRE.

Un traître de François m'a joué une piece.

LE SÉNATEUR.

Vous n'avez dans votre vie jamais rien vu de si beau.

D. PEDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SÉNATEUR.

Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement.

D. PEDRE.

Vous voyez si c'est une injure qui doive se souffrir.

LE SÉNATEUR.

Des habits merveilleux & qui sont faits exprès.

D. PEDRE.

Je demande l'appui de la justice contre cette action.

LE SÉNATEUR.

Je veux que vous voyiez cela. On la va répéter pour en donner le divertissement au peuple.

D. PEDRE.

Comment! de quoi parlez-vous là?

LE SÉNATEUR.

Je parle de ma mascarade.

D. PEDRE.

Je vous parle de mon affaire.

LE SÉNATEUR.

Je ne veux point aujourd'hui d'autres affaires que de plaisir. Allons, Messieurs, venez. Voyons si cela ira bien.

D. PEDRE.

La peste soit du fou, avec sa mascarade!

LE SÉNATEUR.

Diantre soit le fâcheux avec son affaire!

SCENE DERNIERE.

UN SÉNATEUR, TROUPE DE DANSEURS.

ENTRÉE DE BALLET.

(Plusieurs danseurs, vêtus en Maures, dansent devant le Sénateur, & finissent la Comédie.)

FIN.

LE
TARTUFFE,
COMÉDIE.

PRÉFACE.

VOICI une Comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-tems persécutée; & les gens qu'elle joue, ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissans en France, que tous ceux que j'ai joués jusques ici. Les Marquis, les Précieuses, les Cocus & les Médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés; & ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux : mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchés d'abord, & ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, & de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauroient me pardonner; & ils se sont tous armés contre ma Comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés; ils sont trop politiques pour cela, & savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de

Dieu ; & le Tartuffe, dans leur bouche, eſt une Piece qui offenſe la piété : elle eſt, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les ſyllabes en ſont impies, les geſtes mêmes y ſont criminels, & le moindre coup-d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, y cachent des myſteres qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon déſavantage. J'ai eu beau la ſoumettre aux lumieres de mes Amis, & à la cenſure de tout le monde ; les corrections que j'ai pu faire, le jugement du Roi & de la Reine, qui l'ont vue, l'approbation des grands Princes, & de Meſſieurs les Miniſtres qui l'ont honorée publiquement de leur préſence, le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre ; & tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiſcrets, qui me diſent des injures pieuſement, & me damnent par charité.

Je me ſoucierois fort peu de tout ce qu'ils pouvent dire, ſi ce n'étoit l'artifice qu'ils ont

de me faire des ennemis que je respecte, & de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi, & qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux par-tout me justifier sur la conduite de ma Comédie, & je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, & de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma Comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont par-tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicatesse de la matiere, & que j'ai mis tout l'art & tous les soins qu'il m'a été possible, pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes en-

tiers à préparer la venue de mon ſcélérat. Il ne tient pas un ſeul moment l'Auditeur en balance ; on le connoît d'abord aux marques que je lui donne ; &, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux Spectateurs le caractere d'un méchant homme, & ne faſſe éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppoſe.

Je ſais bien que, pour réponſe, ces Meſſieurs tâchent d'inſinuer que ce n'eſt point au Théatre à parler de ces matieres ; mais je leur demande, avec leur permiſſion, ſur quoi ils fondent cette belle maxime. C'eſt une propoſition qu'ils ne font que ſuppoſer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon ; &, ſans doute, il ne ſeroit pas difficile de leur faire voir que la Comédie, chez les Anciens, a pris ſon origine de la Religion, & faiſoit partie de leurs myſteres ; que les Eſpagnols, nos voiſins, ne célebrent guere de fêtes, où la Comédie ne ſoit mêlée ; & que, même parmi nous, elle doit ſa naiſſance aux ſoins d'une Confrairie, à qui appartient encore aujourd'hui l'Hôtel de Bourgogne ; que c'eſt

un lieu qui fut donné pour y repréſenter les plus importans myſteres de notre Foi ; qu'on en voit encore des Comédies imprimées en lettres gothiques, ſous le nom d'un Docteur de Sorbonne ; &, ſans aller chercher ſi loin, que l'on a joué, de notre tems, des Pieces ſaintes de M. Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la Comédie eſt de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raiſon il y en aura de privilégiés. Celui-ci eſt, dans l'Etat, d'une conſéquence bien plus dangereuſe que tous les autres, & nous avons vu que le Théatre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une ſérieuſe morale ſont moins puiſſans, le plus ſouvent, que ceux de la ſatyre ; & rien ne reprend mieux la plupart des hommes, que la peinture de leurs défauts. C'eſt une grande atteinte aux vices, que de les expoſer à la riſée de tout le monde. On ſouffre aiſément des répréhenſions ; mais on ne ſouffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon Impoſteur. Hé ! pouvois-je m'en empêcher, pour bien repréſenter le caractere d'un hypocrite ? Il ſuffit, ce me ſemble, que je faſſe connoître les motifs criminels qui lui font dire les choſes, & que j'en aie retranché les termes conſacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais uſage. Mais il débite au quatrieme acte une morale pernicieuſe ; mais cette morale eſt-elle quelque choſe, dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues ? Dit-elle rien de nouveau dans ma Comédie ? Et peut-on craindre que des choſes, ſi généralement déteſtées, faſſent quelque impreſſion dans les eſprits, que je les rende dangereuſes, en les faiſant monter ſur le Théatre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un ſcélérat ? Il n'y a nulle apparence à cela, & l'on doit approuver la Comédie du Tartuffe, ou condamner généralement toutes les Comédies.

C'eſt à quoi l'on s'attache furieuſement depuis un tems ; & jamais on ne s'étoit ſi fort déchaîné contre le Théatre. Je ne puis

pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Eglise qui ont condamné la Comédie ; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure, est détruite par ce partage ; & toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumieres, c'est qu'ils ont pris la Comédie différemment, & que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, & confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer spectacles de turpitude.

Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses, & non pas des mots, & que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre, & d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, & regarder ce qu'est la Comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connoîtra, sans doute, que n'étant autre chose qu'un Poëme ingénieux, qui, par des leçons agréables, reprend les

défauts des hommes, on ne ſauroit la cenſurer ſans injuſtice ; &, ſi nous voulons ouïr là-deſſus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ſes plus célebres Philoſophes ont donné des louanges à la Comédie, eux qui faiſoient profeſſion d'une ſageſſe ſi auſtere, & qui crioient ſans ceſſe après les vices de leur ſiecle. Elle nous fera voir qu'Ariſtote a conſacré des veilles au Théatre, & s'eſt donné le ſoin de réduire en préceptes l'art de faire des Comédies. Elle nous apprendra que de ſes plus grands hommes, & des premiers en dignité, ont fait gloire d'en compoſer eux-mêmes ; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient compoſées ; que la Grece a fait pour cet art éclater son eſtime, par les prix glorieux & par les ſuperbes Théatres dont elle a voulu l'honorer ; & que, dans Rome enfin, ce même art a reçu auſſi des honneurs extraordinaires : je ne dis pas dans Rome débauchée, & ſous la licence des Empereurs, mais dans Rome diſciplinée, ſous la ſageſſe des Conſuls, & dans le tems de la vigueur de la vertu Romaine.

J'avoue qu'il y a eu des tems où la Comédie s'eſt corrómpue. Et qu'eſt-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a choſe ſi innocente, où les hommes ne puiſſent porter du crime; point d'art ſi ſalutaire, dont ils ne ſoient capables de renverſer les intentions; rien de ſi bon en ſoi, qu'ils ne puiſſent tourner à de mauvais uſages. La Médecine eſt un art profitable, & chacun la révere comme une des plus excellentes choſes que nous ayions; & cependant il y a eu des tems où elle s'eſt rendue odieuſe, & ſouvent on en a fait un art d'empoiſonner les hommes. La Philoſophie eſt un préſent du Ciel; elle nous a été donnée pour porter nos eſprits à la connoiſſance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature; & pourtant on n'ignore pas que ſouvent on l'a détournée de ſon emploi, & qu'on l'a occupée publiquement à ſoutenir l'impiété. Les choſes même les plus ſaintes ne ſont point à couvert de la corruption des hommes; & nous voyons des ſcélérats qui, tous les jours, abuſent de la piété, & la font ſervir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laiſſe pas pour cela

de faire les diſtinctions qu'il eſt beſoin de faire. On n'enveloppe point dans une fauſſe conſéquence la bonté des choſes que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On ſépare toujours le mauvais uſage d'avec l'intention de l'Art; &, comme on ne s'aviſe point de défendre la Médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la Philoſophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athenes, on ne doit point auſſi vouloir interdire la Comédie, pour avoir été cenſurée en de certains tems. Cette cenſure a eu ſes raiſons, qui ne ſubſiſtent point ici. Elle s'eſt renfermée dans ce qu'elle a pu voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'eſt données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, & lui faire embraſſer l'innocent avec le coupable. La Comédie qu'elle a eu deſſein d'attaquer, n'eſt point du tout la Comédie que nous voulons défendre. Il ſe faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce ſont deux perſonnes de qui les mœurs ſont tout-à-fait oppoſées : elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la reſſemblance du nom; & ce ſeroit une injuſtice épouvantable, que de vouloir condamner

Olympe,

Olympe, qui eſt femme de bien, parce qu'il y a une Olympe qui a été une débauchée. De ſemblables arrêts, ſans doute, feroient un grand déſordre dans le monde. Il n'y auroit rien par-là qui ne fût condamné; &, puiſque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choſes dont on abuſe tous les jours, on doit bien faire la même grace à la Comédie, & approuver les Pieces de Théatre, où l'on verra régnér l'inſtruction & l'honnêteté.

Je ſais qu'il y a des eſprits dont la délicateſſe ne peut ſouffrir aucune Comédie, qui diſent que les plus honnêtes ſont les plus dangereuſes, que les paſſions que l'on y dépeint ſont d'autant plus touchantes, qu'elles ſont pleines de vertu, & que les ames ſont attendries par ces ſortes de repréſentations. Je ne vois pas quel grand crime c'eſt que de s'attendrir à la vue d'une paſſion honnête: c'eſt un haut étage de vertu, que cette pleine inſenſibilité où ils veulent faire monter notre ame. Je doute qu'une ſi grande perfection ſoit dans les forces de la nature humaine; & je ne ſais s'il n'eſt pas mieux de travailler à

rectifier & adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entiérement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le Théatre ; &, si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu & notre salut, il est certain que la Comédie en doit être, & je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste : mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, & que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la Comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand Prince sur la Comédie du Tartuffe.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta, devant la Cour, une Piece intitulée, *Scaramouche Hermité* ; & le Roi, en sortant, dit au grand Prince que je veux dire : « Je voudrois bien savoir pourquoi les » gens qui se scandalisent si fort de la Co- » médie de Moliere, ne disent mot de celle » de Scaramouche ? » A quoi le Prince ré-

pondit : « La raiſon de cela, c'eſt que la » Comédie de Scaramouche joue le Ciel & » la Religion, dont ces Meſſieurs-là ne ſe » ſoucient point : mais celle de Moliere les » joue eux-mêmes ; c'eſt ce qu'ils ne peuvent » ſouffrir. »

PERSONNAGES.

Madame PERNELLE, Mere d'Orgon.
ORGON, Mari d'Elmire.
ELMIRE, Femme d'Orgon.
DAMIS, Fils d'Orgon.
MARIANE, Fille d'Orgon.
VALERE, Amant de Mariane.
CLEANTE, Beau-frere d'Orgon.
TARTUFFE, faux Dévot.
DORINE, Suivante de Mariane.
Monsieur LOYAL, Sergent.
UN EXEMPT.
FLIPOTE, Servante de Madame Pernelle.

La Scene est à Paris, dans la maison d'Orgon.

LE

TARTUFFE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, FLIPOTE.

Madame PERNELLE.

ALLONS, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous fuivre.

Madame PERNELLE.

Laiffez, ma bru, laiffez. Ne venez pas plus loin ;
Ce font toutes façons, dont je n'ai pas befoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit, envers vous l'on s'acquitte.
Mais, ma mere, d'où vient que vous fortez fi vîte.

V iij

Madame PERNELLE.

Ç'eſt que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que, de me complaire, on ne prend nul ſouci.
Oui, je ſors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons, j'y ſuis contrariée:
On n'y reſpecte rien, chacun y parle haut;
Et c'eſt, tout juſtement, la cour du Roi Pétaut.

DORINE.

Si....

Madame PERNELLE.

Vous êtes, mamie, une fille ſuivante,
Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente;
Vous vous mêlez, ſur tout, de dire votre avis.

DAMIS.

Mais....

Madame PERNELLE.

Vous êtes un ſot en trois lettres, mon fils;
C'eſt moi qui vous le dis, qui ſuis votre grand'mere,
Et j'ai prédit cent fois, à mon fils votre pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois...

Madame PERNELLE.

Mon Dieu, ſa ſœur, vous faites la diſcrette,
Et vous n'y touchez pas, tant vous ſemblez doucette!
Mais il n'eſt, comme on dit, pire eau, que l'eau qui dort,
Et vous menez, ſous cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mere...

Madame PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout-à-fait mauvaise;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux;
Et leur défunte mere en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensiere; & cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une Princesse.
Quiconque à son mari veut plaire simplement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE.

Mais! Madame, après tout...

Madame PERNELLE.

Pour vous, Monsieur, son frere,
Je vous estime fort, vous aime & vous révere;
Mais enfin, si j'étois de mon fils, son époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc, mais c'est-là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre Monsieur Tartuffe est bienheureux, sans doute...

Madame PERNELLE.

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique,
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique !
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir ?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ses maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne fasse des crimes ;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Madame PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire,
Et mon fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'est pere ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien ;
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ces façons de faire, à tous coups je m'emporte ;
J'en prévois une suite, & qu'avec ce pied-plat,
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise ;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas de souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusques-là, que de se méconnoître,
De contrarier tout, & de faire le maître.

Madame PERNELLE.

Hé ! merci de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un Saint dans votre fantaisie ;
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

Madame PERNELLE.

Voyez la langue !

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

Madame PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le Serviteur peut être ;
Mais pour homme de bien je garantis le Maître.
Vous ne lui voulez mal, & ne le rebutez,
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui ; mais pourquoi, sur-tout, depuis un certain tems,
Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans ?
En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
Veut-on que, là-dessus, je m'explique entre nous ?
(*montrant Elmire.*)
Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

Madame PERNELLE.

Taisez-vous, & songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Des carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de Laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.

Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien ;
Mais enfin on en parle, & cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé ! voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause ?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours, ou l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.
Et, quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard ;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, notre voisine, & son petit époux,
Ne seroient-ils pas ceux qui parlent mal de nous ?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours, sur autrui, les premiers à médire ;
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie ;
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie :
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent, dans le monde autoriser les leurs ;
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

Madame PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne sont rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mene une vie exemplaire ;

Tous ses soins vont au Ciel ; & j'ai su, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, & cette Dame est bonne.
Il est vrai qu'elle vit en austere personne ;
Mais l'âge, dans son ame, a mis ce zele ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages ;
Mais voyant de ses yeux tout les brillans baisser,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer ;
Et du voile pompeux d'une haute sagesse,
De ses attraits usés déguiser la foiblesse :
Ce sont-là les retours des coquettes du tems ;
Il leur est dur de voir désertet les galans.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autres recours que le métier de prude ;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, & ne pardonne à rien ;
Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne sauroit souffrir qu'un autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs desirs.

Madame PERNELLE, *à Elmire.*

Voilà les contes bleus qu'il vous faut, pour vous plaire,
Ma bru. L'on est, chez vous, contrainte de se taire.
Car Madame, à jaser, tient le dé tout le jour ;
Mais enfin, je prétends discourir à mon tour.
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage,

Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage ;
Que le Ciel au besoin l'a céans envoyé,
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien, qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont, du malin esprit, toutes inventions :
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles,
Ce sont propos oisifs, chansons & fariboles ;
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y fait médire & du tiers & du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées,
De la confusion de telles assemblées ;
Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
Et, comme l'autre jour, un Docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone :
Car chacun y babille, & tout du long de l'aune ;
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea. . .

(*montrant Cléante.*)

Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déja ?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,

(*à Elmire.*)

Et sans... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.
Sachez que, pour céans, j'en rabats de moitié ;
Et qu'il fera beau tems, quand j'y mettrai le pied.

(*Donnant un soufflet à Flipote.*)

Allons, vous, vous rêvez & bâillez aux corneilles.
Jour de Dieu ! je saurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

SCENE II.

SCENE II.

CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller;
Que cette bonne femme...

DORINE.

Ah! certes, c'est dommage,
Qu'elle ne vous ouït tenir un tel langage;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paroît coëffée!

DORINE.

Oh! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils;
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez, c'est bien pis!
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage;
Et, pour servir son Prince, il montra du courage:
Mais il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté;
Il l'appelle son frere, & l'aime, dans son ame,
Cent fois plus qu'il ne fait mere, fils, fille & femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent,

Il le choie, il l'embrasse; &, pour une maîtresse,
On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse;
A table, au plus haut bout, il veut qu'il soit assis;
Avec joie, il l'y voit manger autant que six;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cede;
Et, s'il vient à roter, il lui dit, Dieu vous aide.
Enfin il en est fou; c'est son tout, son héros;
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit, sont pour lui des oracles.
Lui, qui connoît sa dupe, & qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir;
Son cagotisme en tire, à toute heure, des sommes;
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes:
Il n'est pas jusqu'au fat, qui lui sert de garçon,
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge, & nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des Saints,
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté, les parures du diable.

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE, *à Cléante.*

Vous êtes bienheureux, de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari; comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement,
Et je vais lui donner le bon jour seulement.

SCENE IV.

CLÉANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon pere à des détours si grands;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme & ma sœur & Valere,

La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chere;
Et s'il falloit...

DORINE.

Il entre.

SCENE V.

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

AH! mon frere, bon jour!

CLÉANTE.

Je sortois, & j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

(*à Cléante.*)

Dorine. Mon beau-frere, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

(*à Dorine.*)

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? comme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fievre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe ? Il se porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle ;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme ?

DORINE.

La nuit se passa tout entiere,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupiere ;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre, au sortir de la table ;
Et, dant son lit bien chaud, il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et contre tous les maux fortifiant son ame,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu Madame,
But, à son déjeûné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCENE VI.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frere, elle se rit de vous;
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui;

A vous faire oublier toutes choses pour lui ?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misere,
Vous en veniez au point...

ORGON.

Alte-là, mon beau-frere,
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez :
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frere, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un homme... qui... ah... un homme...
un homme enfin !
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien ;
De toutes amitiés il détache mon ame ;
Et je verrois mourir frere, enfans, mere & femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentimens humains, mon frere, que voilà !

ORGON.

Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venoit d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entiere,
Par l'ardeur dont au Ciel il poussoit sa priere ;
Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens ;

Et, lorsque je sortois, il me devançoit vîte,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, & de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons; mais avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
» C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié,
» Je ne mérite pas de vous faire pitié; »
Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre:
Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer,
Et, depuis ce tems-là, tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout; & qu'à ma femme même,
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zele;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser;
Jusques-là qu'il se vînt, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce, en faisant sa priere,
Et de l'avoir tuée avec trop de colere.

CLÉANTE.

Parbleu! vous êtes fou, mon frere, que je croi.
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous de tout ce badinage?...

ORGON.

Mon frere, ce discours sent le libertinage;
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché:

Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le difcours ordinaire.
Ils veulent que chacun foit aveugle comme eux.
C'eft être libertin, que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines fimagrées,
N'a ni refpect, ni foi pour les chofes facrées.
Allez, tous vos difcours ne me font point de peur;
Je fais comme je parle, & le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'eft point les efclaves.
Il eft de faux dévots, ainfi que de faux braves;
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais braves foient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons & vrais dévots, qu'on doit fuivre à la trace,
Ne font pas ceux auffi qui font tant de grimace.
Hé quoi! vous ne ferez nulle diftinction
Entre l'hypocrifie & la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un femblable langage,
Et rendre même honneur au mafque qu'au vifage;
Egaler l'artifice à la fincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité;
Eftimer le fantôme autant que la perfonne,
Et la fauffe monnoie à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plupart, font étrangement faits,
Dans la jufte nature on ne les voit jamais:
La raifon a pour eux des bornes trop petites;
En chaque caractere ils paffent fes limites;
Et la plus noble chofe, ils la gâtent fouvent,

Pour la vouloir outrer & pouffer trop avant.
Que cela vous foit dit, en paffant, mon beau-frere.

ORGON.

Oui, vous êtes, fans doute, un Docteur qu'on révere;
Tout le favoir du monde eft chez vous retiré.
Vous êtes le feul fage & le feul éclairé;
Un Oracle, un Caton dans le fiecle où nous fommes,
Et, près de vous, ce font des fots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne fuis point, mon frere, un Docteur révéré,
Et le favoir chez moi n'eft pas tout retiré.
Mais, en un mot, je fais, pour toute ma fcience,
Du faux avec le vrai faire la différence;
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui foit plus à prifer que les parfaits dévots,
Aucune chofe au monde & plus noble & plus belle
Que la fainte ferveur d'un véritable zele;
Auffi ne vois-je rien qui foit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zele fpécieux;
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la facrilege & trompeufe grimace
Abufe impunément, & fe joue à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus faint & facré;
Ces gens qui, par une ame à l'intérêt foumife
Font de dévotion métier & marchandife,
Et veulent acheter crédit & dignités,
A prix de faux clins d'yeux & d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel, courir à leur fortune;

Qui, brûlans & prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la Cour;
Qui ſavent ajuſter leur zele avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, ſans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent inſolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier reſſentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colere,
Qu'ils prenneut contre nous des armes qu'on révere,
Et que leur paſſion, dont on leur ſait bon gré,
Veut nous aſſaſſiner avec un fer ſacré.
De ce faux caractere on en voit trop paroître;
Mais les dévots de cœur ſont aiſés à connoître.
Notre ſiecle, mon frere, en expoſe à nos yeux,
Qui peuvent nous ſervir d'exemples glorieux:
Regardez Ariſton, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur eſt débattu,
Ce ne ſont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faſte inſupportable,
Et leur dévotion eſt humaine & traitable.
Ils ne cenſurent point toutes nos actions;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et, laiſſant la fierté des paroles aux autres,
C'eſt par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame eſt portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à ſuivre;
On les voit, pour tous ſoins, ſe mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché ſeulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zele extrême,

Les intérêts du Ciel, plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user ;
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modele:
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zele ;
Mais, par un faux éclat, je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau frere, avez-vous tout dit ?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON, *s'en allant.*

Je suis votre valet.

CLÉANTE.

De grace, un mot, mon frere.
Laissons-là ce discours. Vous savez que Valere,
Pour être votre gendre, a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête ?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête ?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obſtacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promeſſes?

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de fineſſes?
Valere, ſur ce point, me fait vous viſiter.

ORGON.

Le Ciel en ſoit loué.

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il eſt néceſſaire
De ſavoir vos deſſeins. Quels ſont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le Ciel voudra.

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valere a votre foi. La tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE, *ſeul.*

Pour ſon amour je crains une diſgrace;
Et je dois l'avertir de tout ce qui ſe paſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon pere.

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en secret.

MARIANE, *à Orgon qui regarde dans un cabinet.*

Que cherchez-vous ?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre ;
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus, nous voilà bien. J'ai; Mariane, en vous
Remarqué, de tout tems, un esprit assez doux ;
Et, de tout tems aussi, vous m'avez été chere.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de pere.

ORGON.

C'eſt fort bien dit, ma fille ; & , pour le mériter,
Vous devez n'avoir ſoin que de me contenter.

MARIANE.

C'eſt où je mets auſſi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui ! Moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas ! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCENE II.

ORGON, MARIANE, DORINE, *entrant doucement, & ſe tenant derriere Orgon, ſans être vue.*

ORGON.

C'EST parler ſagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute ſa perſonne un haut mérite brille ;
Qu'il touche votre cœur, & qu'il vous ſeroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Hé?

MARIANE.

Hé?

ORGON.

Qu'eſt-ce?

MARIANE.

Plaît-il ?

ORGON.

Quoi ?

MARIANE.

Me suis-je méprise ?

ORGON.

Comment ?

MARIANE.

Qui, voulez-vous, mon pere, que je dise,
Qui me touche le cœur, & qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux !

ORGON.

Tartuffe ?

MARIANE.

Il n'en est rien, mon pere, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture ?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité ;
Et c'est assez pour vous que je l'aye arrêté.

MARIANE.

Quoi ! vous voulez, mon pere...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela ;
(*appercevant Dorine.*)
Et comme sur vos vœux je... Que faites-vous là ?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Ma mie, à nous venir écouter de la sorte ?

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part

De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard ;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc ! la chose est-elle incroyable ?

DORINE.

A tel point ;
Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monsieur votre pere,
Il raille...

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire ;
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'est tant pis pour vous.

Quoi ! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyiez assez fou pour vouloir. . .

ORGON.

Ecoutez :
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point; je vous le dis, ma mie.

DORINE.

Parlons, sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot ?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot.
Il a d'autres emplois, auxquels il faut qu'il pense :
Et puis, que vous apporte une telle alliance ?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux. . .

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par-là qu'il faut qu'on le révere.
Sa misere est, sans doute, une honnête misere;
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisqu'enfin, de son bien, il s'est laissé priver,
Par son trop peu de soin des choses temporelles,
Et sa puissance attache aux choses éternelles :
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras, & rentrer dans ses biens :
Ce sont fiefs qu'à bon titre au Pays on renomme;
Et, tel que l'on le voit, il est bien Gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit; & cette vanité,

Monſieur, ne ſied pas bien avec la piété.
Qui d'une ſainte vie embraſſe l'innocence,
Ne doit point tant prôner ſon nom & ſa naiſſance;
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil? . . . Mais ce diſcours vous
bleſſe;
Parlons de ſa perſonne, & laiſſons ſa nobleſſe.
Ferez-vous poſſeſſeur, ſans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle, un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas ſonger aux bienſéances,
Et de cette union prévoir les conſéquences?
Sachez que d'une fille on riſque la vertu,
Lorſque, dans ſon hymen, ſon goût eſt combattu;
Que le deſſein d'y vivre en honnête perſonne,
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;
Et que ceux, dont par-tout on montre au doigt le
front,
Font leurs femmes ſouvent, ce qu'on voit qu'elles
ſont.
Il eſt bien difficile enfin d'etre fidele
A de certains maris faits d'un certain modele;
Et qui donne à ſa fille un homme qu'elle hait,
Eſt reſponſable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre deſſein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de ſuivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amuſons point, ma fille, à ces chanſons;
Je ſais ce qu'il vous faut; & je ſuis votre pere.

J'avois donné pour vous ma parole à Valere ;
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin ;
Je ne remarque point qu'il hante les Eglises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être apperçus ?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin, avec le Ciel, l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen, de tous biens, comblera vos desirs,
Et sera tout confit en douceurs & plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidelles,
Comme deux vrais enfans, comme deux tourterelles ;
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez,
Et vous ferez de lui, tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle ? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON.

Ouais, quels discours ?

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, & songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'eſt prendre trop de ſoin ; taiſez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monſieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

DORINE.

Votre honneur m'eſt cher, & je ne puis ſouffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point ?

DORINE.

C'eſt une conſcience,
Que de vous laiſſer faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, ſerpent, dont les traits effrontés...

DORINE.

Ah ! vous êtes dévot, & vous vous emportez !

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaiſes,
Et, tout réſolument, je veux que tu te taiſes.

DORINE.

Soit. Mais ne dîſant mot, je n'en penſe pas moins.

ORGON.

Penſe, ſi tu le veux ; mais applique tes ſoins

(*à sa fille.*)

A ne m'en point parler, ou... Suffit... Comme sage
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE, *à part.*

J'enrage
De ne pouvoir parler.

ORGON.

Sans être Damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE, *à part.*

Oui, c'est un beau museau.

ORGON.

Que quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

DORINE, *à part.*

La voilà bien lottie!

(*Orgon se tourne du côté de Dorine, &, les deux bras croisés, l'écoute & la regarde en face.*)

Si j'étois en sa place, un homme assurément
Ne m'épouseroit pas de force impunément,
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON, *à Dorine.*

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas!

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON, *à part.*

Fort bien. Pout châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(*Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine ; & à chaque mot qu'il dit à sa fille, il se tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite sans parler.*

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...
Croire que le mari... que j'ai su vous élire...
(*à Dorine.*)
Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer, pour mon choix, entiere déférence.

DORINE, *en s'enfuyant.*

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON, *après avoir manqué de donner un soufflet à Dorine.*

Vous avez-là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans péché, je ne saurois plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre;
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air, pour me rassoir un peu.

SCENE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé?

MARIANE.

Contre un pere absolu, que veux-tu que je fasse?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi!

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un pere, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valere a fait pour vous des pas:
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour ton injuſtice eſt grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas, là-deſſus, ouvert cent fois mon cœur?
Et ſais-tu pas, pour lui, juſqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que ſais-je ſi le cœur a parlé par la bouche,
Et ſi c'eſt tout de bon que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais ſentimens ont ſu trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et, ſelon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés enſemble?

MARIANE.

Aſſurément.

DORINE.

Sur cette autre union, quel eſt donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, ſi l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'eſt un recours où je ne ſongeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir, pour ſortir d'embarras.

Le remede, ſans doute, eſt merveilleux. J'enrage,
Lorſque j'entends tenir ces ſortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu, de quelle humeur, Dorine, tu te rends!
Tu ne compatis point aux déplaiſirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des ſornettes,
Et, dans l'occaſion, mollit, comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu? Si j'ai de la timidité.

DORINE.

Mais l'amour, dans un cœur, veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardai-je point pour les feux de Valere;
Et n'eſt-ce pas à lui de m'obtenir d'un pere?

DORINE.

Mais quoi! ſi votre pere eſt un bourru fieffé;
Qui s'eſt de ſon Tartuffe entiérement coëffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute, à votre Amant, doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop
épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du ſexe, & du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés...

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous
voulez
Etre à Monſieur Tartuffe; &, j'aurois, quand j'y
penſe,

Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raiſon aurois-je à combattre vos vœux ?
Le parti, de ſoi-même, eſt fort avantageux.
Monſieur Tartuffe, oh! oh! oh! N'eſt-ce rien qu'on propoſe?
Certes, Monſieur Tartuffe, à bien prendre la choſe,
N'eſt pas un homme, non, qui ſe mouche du pied,
Et ce n'eſt pas peu d'heur que d'être ſa moitié.
Tout le monde déja de gloire le couronne;
Il eſt noble chez lui, bien fait de ſa perſonne;
Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleuri:
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu...

DORINE.

Quelle allégreſſe aurez-vous dans votre ame,
Quand d'un époux ſi beau vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah! ceſſe, je te prie, un ſemblable diſcours;
Et, contre cet hymen, ouvre-moi du ſecours.
C'en eſt fait, je me rends, & ſuis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéiſſe à ſon pere,
Voulût-il lui donner un ſinge pour époux.
Votre ſort eſt fort beau. De quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en ſa petite ville,
Qu'en oncles & couſins vous trouverez fertile;
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.

Vous irez visiter, pour votre bien-venuë,
Madame la Baillive, & Madame l'Elue,
Qui d'un siege pliant vons feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal & la grand'bande, à savoir, deux musettes;
Et par fois Fagotin & les Marionnettes;
Si pourtant votre époux...

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir;
De tes conseils, plutôt, songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Hé! Dorine, de grace...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

- Si mes vœux déclarés...

DORINE.

Point. Tartuffe est votre homme, & vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée.
Fais-moi...

DORINE.

Non. Vous serez, ma foi, tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien, puisque mon sort ne sauroit t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir.

C'eſt de lui que mon cœur empruntera de l'aide,
Et je ſais de mes maux l'infaillible remede.
(*Mariane veut s'en aller.*)

DORINE.

Hé! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobſtant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu : ſi l'on m'expoſe à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher... Mais voici Valere, votre Amant.

SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.

On vient de débiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne ſavois pas, & qui, ſans doute, eſt belle.

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Que vous épouſez Tartuffe.

MARIANE.

Il eſt certain
Que mon pere s'eſt mis en tête ce deſſein.

VALERE.

Votre pere, Madame...

MARIANE.

A changé de visée,
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALERE.

Quoi ! sérieusement ?

MARIANE.

Oui, sérieusement.
Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALERE.

Et quel est le dessein où votre ame s'arrête,
Madame ?

MARIANE.

Je ne sais.

VALERE.

La réponse est honnête.
Vous ne savez ?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non.

MARIANE.

Que me conseillez-vous?

VALERE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez ?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.
Le choix est glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'eſt un conſeil, Monſieur, que je reçois.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand peine à le ſuivre, je crois?

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a ſouffert votre ame.

VALERE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moi, je le ſuivrai, pour vous faire plaiſir.

DORINE, *ſe retirant dans le fond du Théatre.*

Voyons ce qui pourra de ceci réuſſir.

VALERE.

C'eſt donc ainſi qu'on aime? & c'étoit tromperie,
Quand vous...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter
Celui que, pour époux, on me veut préſenter;
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puiſque vous m'en donnez le conſeil ſalutaire.

VALERE.

Ne vous excuſez point ſur mes intentions.
Vous aviez déja pris vos réſolutions;
Et vous vous ſaiſiſſez d'un prétexte frivole,
Pour vous autoriſer à manquer de parole.

MARIANE.

Il eſt vrai, c'eſt bien dit.

VALERE.

Sans doute: & votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! permis à vous d'avoir cette penſée!

VALERE.

Oui, oui, permis à moi; mais mon ame offenſée
Vous préviendra, peut-être, en un pareil deſſein;
Et je ſais où porter, & mes vœux, & ma main.

MARIANE.

Ah! je n'en doute point; & les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALERE.

Mon Dieu, laiſſons-là le mérite:
J'en ai fort peu, ſans doute; & vous en faites foi!
Mais j'eſpere aux bontés qu'une autre aura pour moi;
Et j'en ſais de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Conſentira, ſans honte, à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'eſt pas grande; & de ce changement,
Vous vous conſolerez aſſez facilement.

VALERE.

J'y ferai mon poſſible, & vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie, engage notre gloire;
Il faut, à l'oublier, mettre auſſi tous nos ſoins;
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;
Et cette lâcheté jamais ne ſe pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce ſentiment, ſans doute, eſt noble & relevé.

VALERE.

Fort bien; &, d'un chacun, il doit être approuvé.
Hé quoi! vous voudriez qu'à jamais, dans mon ame,

Je gardaſſe pour vous les ardeurs de ma flamme ?
Et vous viſſe, à mes yeux, paſſer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas ?

MARIANE.

Au contraire, pour moi, c'eſt ce que je ſouhaite;
Et je voudrois déja que la choſe fût faite.

VALERE.

Vous le voudriez ?

MARIANE.

Oui.

VALERE.

C'eſt aſſez m'inſulter,
Madame ; &, de ce pas, je vais vous contenter.
(*Il fait un pas pour s'en aller.*)

MARIANE.

Fort bien.

VALERE, *revenant.*

Souvenez-vous, au moins, que c'eſt vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALERE, *revenant encore.*

Et que le deſſein que mon ame conçoit,
N'eſt rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple; ſoit.

VALERE, *en ſortant.*

Suffit. Vous allez être à point nommé ſervie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALERE, *revenant encore.*

Vous me voyez, c'eſt pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALERE, *ſe retournant lorſqu'il eſt prêt à ſortir.*

Hé ?

MARIANE.

Quoi ?

VALERE.

Ne m'appellez-vous pas ?

MARIANE.

Moi ! Vous rêvez.

VALERE.

Hé bien, je pourſuis donc mes pas.

Adieu, Madame.

(*Il s'en va lentement.*)

MARIANE.

Adieu, Monſieur.

DORINE, *à Mariane.*

Pour moi, je penſe

Que vous perdez l'eſprit par cette extravagance ;

Et je vous ai laiſſés tout du long quereller,

Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.

Holà ! Seigneur Valere.

(*Elle arrête Valere par le bras.*)

VALERE, *feignant de réſiſter.*

Hé ! que veux-tu, Dorine ?

DORINE.

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine.

Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALERE.

Non, vois-tu, c'eſt un point réſolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE, *à part.*

Il ſouffre à me voir, ma préſence le chaſſe;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE, *quittant Valere, & courant après Mariane.*

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laiſſe.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu me veux retenir.

VALERE, *à part.*

Je vois bien que ma vue eſt pour elle un ſupplice,
Et, ſans doute, il vaut mieux que je l'en affranchiſſe.

DORINE, *quittant Mariane & courant après Valere.*

Encor? Diantre ſoit fait de vous! Si... Je le veux.
Ceſſez ce badinage; & venez-çà tous deux.
(*Elle prend Valere & Mariane par la main, & les ramene.*)

VALERE, *à Dorine.*

Mais, quel eſt ton deſſein?

MARIANE, *à Dorine.*

Qu'eſt-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, & vous tirer d'affaire.

(*à Valere.*)

Etes-vous fou, d'avoir un pareil démêlé?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE, *à Mariane.*

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, & comme il m'a traitée?

DORINE.

(*à Valere.*)

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.

(*à Mariane.*)

Il n'aime que vous seule, & n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux, j'en réponds sur ma vie.

MARIANE, *à Valere.*

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALERE, *à Mariane.*

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un & l'autre.
(*à Valere.*)
Allons, vous.

VALERE, *en donnant sa main à Dorine.*

A quoi bon ma main?

DORINE.

(*à Mariane.*)
Ah! çà la vôtre.

MARIANE.

MARIANE, *en donnant auſſi ſa main.*

De quoi ſert tout cela ?

DORINE.

Mon Dieu ! vîte, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne penſez.

(*Valere & Mariane ſe tiennent quelque tems par la main, ſans ſe regarder.*)

VALERE, *ſe tournant vers Mariane.*

Mais ne faites donc point les choſes avec peine ;
Et regardez un peu les gens ſans nulle haine.

(*Mariane ſe tourne du côté de Valere, en lui ſouriant.*)

DORINE.

A vous dire le vrai, les amans ſont bien fous.

VALERE, *à Mariane.*

Oh, çà ! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?
Et, pour n'en point mentir, n'êtes vous point méchante
De vous plaire à me dire une choſe affligeante ?

MARIANE.

Mais, vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat...

DORINE.

Pour une autre ſaiſon, laiſſons tout ce débat,
Et ſongeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dis-nous donc quels reſſorts il faut mettre en uſage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
(*à Mariane.*) (*à Valere.*)
Votre pere ſe moque, & ce ſont des chanſons.

(à Mariane.)

Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance,
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme, il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cèt hymen proposé.
En attrapant du tems, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie,
Qui viendra tout-à-coup & voudra des délais;
Tantôt vous payerez de présage mauvais :
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse;
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui,
On ne peut vous lier, que vous ne disiez oui.
Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point, tous deux, parlant ensemble.

(à Valere.)

Sortez; &, sans tarder, employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

(à Mariane)

Nous allons réveiller les efforts de son frere,
Et dans notre parti jeter la belle-mere.
Adieu.

VALERE, *à Mariane.*

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE, *à Valere.*

Je ne vous réponds pas des volontés d'un pere;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valere.

VALERE.

Que vous me comblez d'aise! Et quoi que puisse
oser...

DORINE.

Ah! jamais les amans ne sont las de jaser;
Sortez, vous dis-je.

VALERE, *revenant sur ses pas.*

Enfin...

DORINE.

Quel caquet est le vôtre!
Tirez de cette part; & vous, tirez de l'autre.
(*Dorine les pousse chaçun par l'épaule, & les oblige de se retirer.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre, sur l'heure, acheve mes destins,
Qu'on me traite par-tout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace, modérez un tel emportement.
Votre pere n'a fait qu'en parler simplement:
On n'exécute pas tout ce qui se propose;
Et le chemin est long, du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah! tout doux. Envers lui, comme envers votre
pere,
Laissez agir les soins de votre belle-mere.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit:
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.

Plût à Dieu qu'il fût vrai ! la chose seroit belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander ;
Sur l'hymen qui vous trouble, elle veut le sonder ;
Savoir ses sentimens, & lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître ;
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son Valet dit qu'il prie, & je n'ai pu le voir ;
Mais ce Valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, & me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez. On sait vos transports ordinaires,
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non, je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux ! Il vient. Retirez-vous.
(*Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du Théatre.*)

SCENE II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE, *parlant haut à son Valet, qui est dans la maison, dès qu'il apperçoit Dorine.*

Laurent, serrez ma haire, avec ma discipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine
Si l'on vient pour me voir, je vais, aux prisonniers,
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE, *à part.*

Que d'affectation & de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE, *tirant un mouchoir de sa poche.*

Ah! mon Dieu! je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne saurois voir.
Par de pareils objets les ames sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression?

Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte;
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte;
Et je vous verrois nu, du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais, sur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Hélas! très-volontiers.

DORINE, *à part.*

Comme il se radoucit!
Ma foi! je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne, & je vous laisse ensemble.

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours, autant que le desire
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux;
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE, *assis.*

Comment, de votre mal, vous sentez-vous remise?

ELMIRE, *assise.*

Fort bien, & cette fievre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prieres n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en haut;
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote instance,
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zele pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chere santé;
Et pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en ſecret d'une affaire,
Et ſuis bien aiſe, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en ſuis ravi de même ; &, ſans doute, il m'eſt doux,
Madame, de me voir ſeul à ſeul avec vous.
C'eſt une occaſion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que, juſqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'eſt un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.
(Damis ſans ſe montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la converſation.)

TARTUFFE.

Et je ne veux auſſi, pour grace ſinguliere,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiere ;
Et vous faire ſerment, que les bruits que j'ai faits
Des viſites qu'ici reçoivent vos attraits,
Ne ſont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine ;
Mais plutôt d'un tranſport de zele qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien auſſi ;
Et crois que mon ſalut vous donne ce ſouci.

TARTUFFE, *prenant la main d'Elmire, & lui ſerrant les doigts.*

Oui, Madame, ſans doute, & ma ferveur eſt telle...

ELMIRE.

Ouf! vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zele.
De vous faire aucun mal, je n'eus jamais dessein;
Et j'aurois bien plutôt...

(*Il met la main sur les genoux d'Elmire.*)

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit, l'étoffe en est moëlleuse.

ELMIRE.

Ah! de grace, laissez; je suis fort chatouilleuse.

(*Elmire recule son fauteuil, & Tartuffe se rapproche d'elle.*)

TARTUFFE, *maniant le fichu d'Elmire.*

Mon Dieu, que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai? Dites-moi?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots: mais, Madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme point un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien, ici-bas, n'arrête vos desirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens, facilement, peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
Il a sur votre face épanché des beautés,
Dont les yeux sont surpris, & les cœurs transportés;
Et je n'ai pu vous voir parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'un ardent amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrete
Ne fût du noir esprit une surprise adroite;
Et même à fuir vos yeux, mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin, je connus, ô beauté toute aimable!
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur;
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande,
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;
Mais j'attends, en mes vœux, tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.

En vous est mon espoir. mon bien, ma quiétude;
De vous dépend ma peine, ou ma béatitude;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux si vous voulez, malheureux s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout-à-fait galante;
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, & que par-tout on nomme...

TARTUFFE.

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme;
Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre, & ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paroît étrange;
Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange;
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine;
De vos regards divins l'ineffable douceur,
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur;
Elle surmonta tout, jeûnes, prieres, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes:
Mes yeux & mes soupirs vous l'ont dit mille fois;
Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.
Que si vous contemplez, d'une ame un peu bénigne,
Les tribulations de votre esclave indigne;
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,

J'aurai

J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille !
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur, avec moi, ne court point de hasard,
Et n'a nulle disgrace à craindre de ma part.
Tous ces galans de Cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles ;
De leurs progrès, sans cesse, on les voit se targuer ;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous, brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée,
Répond de toute chose à la personne aimée ;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, & du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire ; & votre rhétorique,
En termes assez forts, à mon ame s'explique.
N'appréhendez-vous point, que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur ;
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte,
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité ;
Que vous m'excuserez sur l'humaine foiblesse,
Des violens transports d'un amour qui vous blesse ;
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, & qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être;
Mais ma discrétion veut se faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux, en revanche, une chose de vous.
C'est de presser tout franc, & sans nulle chicane,
L'union de Valere avecque Mariane;
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir,
Et...

SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS, *sortant du cabinet où il s'étoit retiré.*

NON, Madame, non, ceci doit se répandre.
J'étois en cet endroit d'où j'ai pu tout entendre;
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit,
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit;
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De son hypocrisie & de son insolence;
A détromper mon pere, & lui mettre en plein jour
L'ame d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis. Il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;

Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi;
Et, pour faire autrement, j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le fourbe, trop long-tems, a gouverné mon pere,
Et desservi mes feux, avec ceux de Valere.
Il faut que du perfide il soit désabusé;
Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable,
Et, pour la négliger, elle est trop favorable.
Ce seroit mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis...

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.
Mon ame est maintenant au comble de sa joie;
Et vos discours, en vain, prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,
Et voici justement de quoi me satisfaire.

SCENE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon pere, votre abord,
D'un incident tout frais, qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses;
Et Monsieur, d'un beau prix, reconnoît vos tendresses.
Son grand zele, pour vous, vient de se déclarer;
Il ne va pas à moins, qu'à vous déshonorer;
Et je l'ai surpris là, qui faisoit à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, & son cœur trop discret,
Vouloit, à toute force, en garder le secret;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire, est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
On ne doit d'un mari traverser le repos;
Que ce n'est point de-là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre.
Ce sont mes sentimens; & vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô ciel ! est-il croyable ?

TARTUFFE.

Oui, mon frere, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui ait jamais été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures;
Elle n'est qu'un amas de crimes & d'ordures;
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chassez-moi de chez vous;
Je ne saurois avoir trop de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON, *à son fils.*

Ah ! traître ! oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DAMIS.

Quoi ! la feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir...

ORGON.

Tais-toi, peste maudite

TARTUFFE.

Ah ! laiſſez-le parler, vous l'accuſez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire ſon rapport.
Pourquoi, ſur un tel fait, m'être ſi favorable ?
Savez-vous, après tout, de quoi je ſuis capable ?
Vous fiez-vous, mon frere, à mon extérieur ?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?
Non, non, vous vous laiſſez tromper à l'apparence,
Et je ne ſuis rien moins, hélas ! que ce qu'on penſe !
Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
Mais la vérité pure eſt que je ne vaux rien.

(*S'adreſſant à Damis.*)

Oui, mon cher fils, parlez ; traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide ;
Accablez-moi de noms encor plus déteſtés,
Je n'y contredis point, je les ai mérités ;
Et j'en veux, à genoux, ſouffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

(*A Tartuffe.*) (*A ſon fils.*)
Mon frere, c'en eſt trop. Ton cœur ne ſe rend point,
Traître ?

DAMIS.

Quoi ! ſes diſcours vous ſéduiront au point !...

ORGON.

(*A ſon fils.*) (*Relevant Tartuffe.*)
Tais-toi, pendard. Mon frere, hé ! levez-vous de grace !
(*A ſon fils.*)
Infâme !

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi! je passe....

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frere, au nom de Dieu! ne vous emportez pas
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON, *à son fils.*

Ingrat!

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grace...

ORGON, *se jetant aussi à genoux, & embrassant Tartuffe.*

Hélas! vous moquez-vous?

(*A son fils.*)

Coquin! vois sa bonté.

DAMIS.

Donc...

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi! je...

ORGON.

Paix, dis-je.

Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'hui,

Femme, enfans & valets déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage,
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage;
Mais, plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir;
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main, on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître! & dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, & vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéisse, & que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte, & qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds, pour demander pardon.

DAMIS.

Qui! moi? de ce coquin, qui par ses impostures...

ORGON.

Ah! tu résistes, gueux, & lui dis des injures?
(*A Tartuffe.*)
Un bâton, un bâton. Ne me retenez pas.
(*A son fils.*)
Sus; que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai; mais...

ORGON.

Vîte, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne !

TARTUFFE, *à part.*

O Ciel ! pardonne-lui la douleur qu'il me donne !

(*A Orgon.*)

Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frere, on tâche à me noircir...

ORGON.

Hélas !

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, & crois que j'en mourrai.

ORGON, *courant tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.*

Coquin, je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas, d'abord, assommé sur la place.

(*A Tartuffe.*)

Remettez-vous, mon frere, & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frere, que j'en sorte.

ORGON.

Comment, vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je voi
Qu'on cherche à vous donner des ſoupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de pourſuivre, ſans doute;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez,
Peut-être une autre fois ſeront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon frere, une femme
Aiſément d'un mari peut bien ſurprendre l'ame!

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laiſſez-moi vîte, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout ſujet de m'attaquer ainſi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, ſi vous vouliez...

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit. N'en parlons plus.
Mais je ſais comme il faut en uſer là-deſſus.

L'honneur est délicat, & l'amitié m'engage
A prévenir les bruits & les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse. & vous ne me verrez....

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde, est ma plus grande joie;
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est point tout encor. Pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne maniere,
Vous faire de mon bien donation entiere.
Un bon & franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme, & que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vîte en dresser un écrit,
Et que puisse l'envie en crever de dépit.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, TARTUFFE.

CLÉANTE.

OUI, tout le monde en parle, & vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit, n'est point à votre gloire;
Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose;
Je passe là-dessus, & prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé;
N'est-il pas d'un Chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance;
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un pere, un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, & parle avec franchise;
Il n'est petit, ni grand, qui ne s'en scandalise;
Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colere,
Et remettez le fils en grace avec le pere.

TARTUFFE.

TARTUFFE.

Hélas ! je le voudrois, quant à moi de bon cœur !
Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur :
Je lui pardonne tout ; de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon ame.
Mais l'intérêt du Ciel n'y sauroit consentir ;
Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce, entre nous, porteroit du scandale.
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croiroit.
A pure politique on me l'imputeroit ;
Et l'on diroit par-tout que, me sentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuse, un zele charitable ;
Que mon cœur l'appréhende, & veut le ménager,
Pour le pouvoir, sous main, au silence engager.

CLÉANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du Ciel pourquoi vous chargez-vous ?
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous ?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances ;
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses ;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
Quoi ! le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action empêchera la gloire ?
Non, non, faisons toujours ce que le Ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déja dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne ;

Mais, après le scandale & l'affront d'aujourd'hui,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son pere conseille ?
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien,
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront, n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'un ame intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas ;
Et si je me résous à recevoir du pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens, qui, l'ayant en partage,
En fassent, dans le monde, un criminel usage;
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du Ciel & le bien du prochain.

CLÉANTE.

Hé, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien;
Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encore qu'il en mésuse,
Que si, de l'en frustrer, il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement, que, sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car, enfin, le vrai zele a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?

Et s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis.
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrete,
Vous fissiez de céans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison ?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'hommie,
Monsieur...

TARTUFFE.

Il est, Monsieur, trois heures & demie;
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter si-tôt.

CLÉANTE, *seul.*

Ah !

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

DORINE, *à Cléante,*

De grace, avec nous, employez-vous pour elle.
Monsieur, son ame souffre une douleur mortelle,
Et l'accord que son pere a conclu pour ce soir,
La fait, à tous momens, entrer en désespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

AH ! je me réjouis de vous voir assemblés !
(*à Mariane.*)
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déja ce que cela veut dire.

MARIANE, *aux genoux d'Orgon.*

Mon pere, au nom du Ciel, qui connoît ma douleur,
Et par-tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi;
Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée !
Si, contre un doux espoir que j'avois pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre,
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant, sur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON, *se sentant attendri.*

Allons, ferme, mon cœur; point de foiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peines;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien;
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien,
J'y consens de bon cœur, & je vous l'abandonne.
Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne;
Et souffrez qu'un Couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! voilà justement de mes Religieuses,
Lorsqu'un pere combat leurs flammes amoureuses.
Debout. Plus votre cœur repugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matiere à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi!...

ORGON.

Taisez-vous, vous Parlez à votre écot.
Je vous défends, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE.

Si, par quelque conseil, vous souffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon frere, vos conseils sont les meilleurs du monde;
Ils sont bien raisonnés, & j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bón que je n'en use pas.

ELMIRE, *à Orgon.*

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.

C'est être bien coëffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je suis votre valet, & crois les apparences.
Pour mon fripon de fils, je sais vos complaisances;
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre maniere émue.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport,
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos, je me ris simplement;
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages,
Dont l'honneur est armé de griffes & de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les gens.
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse!
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrete froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je sais l'affaire, & ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange;

Mais que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité ?

ORGON.

Voir ?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi ! Si je trouvois maniere
De vous le faire voir avec pleine lumiere !

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme ! Au moins, répondez-moi :
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;
Mais supposons ici que d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir & tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien ?

ORGON.

En ce cas je dirois que... Je ne dirois rien ;
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-tems dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, & sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit, je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse ;
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE, *à Dorine.*

Faites-le moi venir.

DORINE, *à Elmire.*

Son esprit est rusé ;
Et peut-être, à surprendre, il sera mal-aisé.

ELMIRE, *à Dorine.*

Non, on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
(A Cléante & à Mariane.)
Faites-le moi descendre ; &, vous, retirez-vous.

SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

APPROCHONS cette table, & vous mettez dessous.

ORGON.

Comment ?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table ?

ELMIRE.

Ah ! mon Dieu, laissez faire.
J'ai mon dessein en tête, & vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je ; & quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie, & qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confeſſe qu'ici ma complaiſance eſt grande ;
Mais de votre entrepriſe il vous faut voir ſortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.

(*A Orgon qui eſt ſous la table.*)

Au moins, je vais toucher une étrange matiere ;
Ne vous ſcandaliſez en aucune maniere.
Quoi que je puiſſe dire, il doit m'être permis ;
Et c'eſt pour vous convaincre, ainſi que j'ai promis.
Je vais, par des douceurs, puiſque j'y ſuis réduite,
Faire poſer le maſque à cette ame hypocrite ;
Flatter de ſon amour les deſirs effrontés,
Et donner un champ libre à ſes témérités.
Comme c'eſt pour vous ſeul, & pour mieux le confondre,
Que mon ame à ſes vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de ceſſer dès que vous vous rendrez,
Et les choſes n'iront que juſqu'où vous voudrez.
C'eſt à vous d'arrêter ſon ardeur inſenſée,
Quand vous croirez l'affaire aſſez avant pouſſée ;
D'épargner votre femme, & de ne m'expoſer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous déſabuſer.
Ce ſont vos intérêts, vous en ſerez le maître,
Et... L'on vient. Tenez-vous, & gardez de paroître.

SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON *sous la table.*

TARTUFFE.

ON m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler;
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez par-tout, de crainte de surprise.
(*Tartuffe va fermer la porte, & revient.*)
Une affaire pareille à celle de tantôt,
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'est vu de surprise de même :
Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême;
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein & calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée ;
Mais, par-là, grace au Ciel, tout a des mieux été,
Et les choses en sont en plus de sûreté.
L'estime où l'on vous tient, a dissipé l'orage,
Et mon mari, de vous, ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous soyons ensemble à tous momens;
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur,
Un peu trop prompt, peut-être, à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage, à comprendre, eſt aſſez difficile,
Madame; & vous parliez tantôt d'un autre ſtyle.

ELMIRE.

Ah! ſi d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme eſt mal connu de vous,
Et que vous ſavez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorſque, ſi foiblement, on le voit ſe défendre!
Toujours notre pudeur combat dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres ſentimens.
Quelque raiſon qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte:
On s'en défend d'abord; mais, de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoître aſſez que notre cœur ſe rend;
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppoſe,
Et que de tels refus promettent toute choſe.
C'eſt vous faire, ſans doute, un aſſez libre aveu,
Et, ſur notre pudeur, me ménager bien peu:
Mais, puiſque la parole enfin en eſt lâchée,
A retenir Damis me ſerois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
Ecouté tout au long l'offre de votre cœur?
Aurois-je pris la choſe ainſi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et lorſque j'ai voulu, moi-même, vous forcer
A refuſer l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'eſt-ce que cette inſtance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'aviſe de prendre,

Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on réſout,
Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'eſt ſans doute, Madame, une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;
Leur miel, dans tous mes ſens, fait couler à longs traits
Une ſuavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire eſt ma suprême étude,
Et mon cœur, de vos vœux, fait ſa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté
D'oſer douter un peu de ſa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête,
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos ſi doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je ſoupire,
Ne vienne m'aſſurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
Et planter dans mon ame une conſtante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE, *après avoir touſſé pour avertir ſon mari.*

Quoi: vous voulez aller avec cette vîteſſe,
Et d'un cœur, tout d'abord, épuiſer la tendreſſe?
On ſe tue à vous faire un aveu des plus doux;
Cependant, ce n'eſt pas encore aſſez pour vous;
Et l'on ne peut aller juſqu'à vous ſatisfaire,
Qu'aux dernieres faveurs on ne pouſſe l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'oſe eſpérer.
Nos vœux, ſur des diſcours, ont peine à s'aſſurer.
On ſoupçonne aiſément un ſort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.

Pour

Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités ;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu, que votre amour en vrai tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !
Que sur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il desire !
Quoi ! de votre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le tems de respirer ?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,
De vouloir, sans quartier, les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que pour vous, vous voyez qu'ont les gens ?

TARTUFFE.

Mais si, d'un œil bénin, vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez ?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle, est à moi peu de chose ;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur !

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,

Madame; & je fais l'art de lever les ſcrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentemens;
Mais on trouve avec lui des accommodemens.
Selon divers beſoins, il eſt une ſcience
D'étendre les liens de notre conſcience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces ſecrets, Madame, on ſaura vous inſtruire:
Vous n'avez ſeulement qu'à vous laiſſer conduire.
Contentez mon deſir, & n'ayez point d'effroi;
Je vous réponds de tout, & prends le mal ſur moi.
(*Elmire touſſe plus fort.*)
Vous touſſez fort, Madame.

ELMIRE.

Oui, je ſuis au ſupplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de régliſſe?

ELMIRE.

C'eſt un rhume obſtiné, ſans doute; & je vois bien
Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, eſt fâcheux.

ELMIRE.

Oüi, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre ſcrupule eſt facile à détruire.
Vous êtes aſſurée ici d'un plein ſecret,
Et le mal n'eſt jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le ſcandale du monde eſt ce qui fait l'offenſe;
Et ce n'eſt pas pécher, que pécher en ſilence.

ELMIRE, *après avoir encore toussé & frappé sur la table.*

Enfin, je vois qu'il faut se résoudre à céder,
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre
Qu'on puisse être content, & qu'on veuille se rendre.
Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusques-là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela;
Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincans,
Il faut bien s'y résoudre, & contenter les gens.
Si ce contentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute assurément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge; & la chose de soi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte; & voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment;
Et par-tout, là-dehors, voyez exactement.

SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON, *sortant de dessous la table.*

Voila, je vous l'avoue, un abominable homme.
Je n'en puis revenir, & tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi ! vous sortez si-tôt ? Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor tems ;
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu ! l'on ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez pas, de peur de vous méprendre.

(*Elmire fait mettre Orgon derriere elle.*)

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE, *sans voir Orgon.*

TOUT conſpire, Madame, à mon contentement.
J'ai viſité, de l'œil, tout cet appartement;
Perſonne ne s'y trouve; & mon ame ravie...

(*Dans le tems que Tartuffe s'avance, les bras ouverts, pour embraſſer Elmire, elle ſe retire & Tartuffe apperçoit Orgon.*)

ORGON, *arrêtant Tartuffe.*

Tout doux! vous ſuivez trop votre amoureuſe envie,
Et vous ne devez pas vous tant paſſionner.
Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en vouliez donner!
Comme aux tentations s'abandonne votre ame!
Vous épouſiez ma fille, & convoitiez ma femme!
J'ai douté fort long tems que ce fût tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton:
Mais c'eſt aſſez avant pouſſer le témoignage,
Je m'y tiens; & n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE, *à Tartuffe.*

C'eſt contre mon humeur que j'ai fait tout ceci;
Mais on m'a miſe au point de vous traiter ainſi.

TARTUFFE, *à Orgon.*

Quoi! vous croyez...

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie,
Dénichons de céans, & sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein...

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison.
Il faut, tout sur le champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous, qui parlez en maître.
La maison m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense, en me faisant injure;
Que j'ai de quoi confondre & punir l'imposture,
Venger le Ciel qu'on blesse, & faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage, & qu'est-ce qu'il veut dire ?

ORGON.

Ma foi ! je suis confus, & n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

ORGON.

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation....

ORGON.

Oui. C'est une affaire faite.
Mais j'ai quelqu'autre chose encor qui m'inquiete.

ELMIRE.

Et quoi ?

ORGON.

Vous saurez tout. Mais voyons au plus tôt
Si certaine cassette est encore là-haut.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Ou voulez-vous courir ?

ORGON.

Las ! que fais je ?

CLÉANTE.

Il me femble
Que l'on doit commencer par confulter enfemble
Les chofes qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette caffette-là me trouble entiérement.
Plus que le refte encore, elle me défefpere.

CLÉANTE.

Cette caffette eft donc un important myftere?

ORGON.

C'eft un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand fecret, m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans fa fuite, il me voulut élire;
Et ce font des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où fa vie & fes biens fe trouvent attachés.

CLÉANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conſcience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,
Et ſon raiſonnement me vint perſuader
De lui donner plutôt la caſſette à garder;
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'euſſe d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conſcience eût pleine ſûreté
A faire des ſermens contre la vérité.

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins, ſi j'en crois l'apparence;
Et la donation, & cette confidence,
Sont, à vous en parler ſelon mon ſentiment,
Des démarches par vous faites légérement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages;
Et cet homme, ſur vous, ayant ces avantages,
Le pouſſer eſt encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi! ſur un beau ſemblant de ferveur ſi touchante,
Cacher un cœur ſi double, une ame ſi méchante!
Et moi, qui l'ai reçu gueuſant, & n'ayant rien...
C'en eſt fait, je renonce à tous les gens de bien;
J'en aurai déſormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable.

CLÉANTE.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens!
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens.
Dans la droite raiſon jamais n'entre la vôtre;

Et toujours d'un excès, vous vous jetez dans
l'autre.
Vous voyez votre erreur, & vous avez connu
Que par un zele feint vous étiez prévenu:
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez paſſer dans une erreur plus grande;
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! parce qu'un fripon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une auſtere grimace,
Vous voulez que par-tout on ſoit comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne ſe trouve aujourd'hui?
Laiſſez aux libertins ces ſottes conſéquences,
Démêlez la vertu d'avec ſes apparences;
Ne haſardez jamais votre eſtime trop tôt,
Et ſoyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il ſe peut, d'honorer l'impoſture;
Mais au vrai zele auſſi n'allez pas faire injure;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

SCENE II.

ORGON, CLÉANTE, DAMIS.

DAMIS.

Quoi ! mon pere, eſt-il vrai qu'un coquin vous menace ?
Qu'il n'eſt point de bienfait qu'en ſon ame il n'efface ?
Et que ſon lâche orgueil, trop digne de courroux
Se fait, de vos bontés, des armes contre vous ?

ORGON.

Oui, mon fils ; & j'en ſens des douleurs nompareilles.

DAMIS.

Laiſſez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre ſon inſolence on ne doit point gauchir.
C'eſt à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir ;
Et pour ſortir d'affaire, il faut que je l'aſſomme.

CLÉANTE.

Voilà tout juſtement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces tranſports éclatans.
Nous vivons ſous un regne, & ſommes dans un tems
Où, par la violence, on fait mal ſes affaires.

SCENE III.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

Madame PERNELLE.

QU'EST-CE ? j'apprends ici de terribles mysteres.

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zele un homme en sa misere;
Je le loge, & le tiens comme mon propre frere;
De bienfaits, chaque jour, il est par moi chargé;
Je lui donne ma fille, & tout le bien que j'ai;
Et, dans le même tems, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme:
Et, non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages,
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages;
Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme !

Madame PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

ORGON.

Comment ?

Madame PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mere ?

Madame PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit ?

Madame PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit.
La vertu, dans le monde, est toujours poursuivie ;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui ?

Madame PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déja que j'ai tout vu moi-même.

Madame PERNELLE.

Des esprits médisans la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mere. Je vous di
Que j'ai vu, de mes yeux, un crime si hardi.

Madame PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre ;
Et rien n'est ici-bas, qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre?

Madame PERNELLE.

Mon Dieu! le plus souvent, l'apparence déçoit.
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

Madame PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette;
Et c'est souvent à mal, que le bien s'interprete.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin,
Le desir d'embrasser ma femme?

Madame PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé! diantre, le moyen de m'en assurer mieux?
Je devois donc, ma mere, attendre qu'à mes yeux
Il eût... Vous me feriez dire quelque sottise.

Madame PERNELLE.

Enfin, d'un trop pur zele on voit son ame éprise;
Et je ne puis, du tout, me mettre dans l'esprit,
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne sais pas, si vous n'étiez ma mere,
Ce que je vous dirois, tant je suis en colere.

DORINE, *à Orgon.*

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas.
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croit
pas.

CLÉANTE.

Nous perdons des momens, en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe, on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi ! son effronterie iroit jusqu'à ce point ?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE, *à Orgon.*

Ne vous y fiez pas. Il aura des ressorts,
Pour donner, contre vous, raison à ses efforts;
Et, sur moins que cela, le poids d'une cabale.
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore ; armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusques-là.

ORGON.

Il est vrai ; mais qu'y faire ? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

CLÉANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on pût entre vous deux,
De quelque ombre de paix raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matiere à tant d'alarmes;
Et mes...

ORGON, *à Dorine, voyant entrer M. Loyal.*

Que veut cet homme ? Allez tôt le savoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir.

SCENE IV.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, M. LOYAL.

M. LOYAL, *à Dorine, dans le fond du Théâtre.*

Bon jour, ma chere sœur. Faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie;
Et je doute qu'il puisse, à présent, voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise;
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom?

M. LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien
De la part de Monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE, *à Orgon.*

C'est un homme qui vient, avec douce maniere,
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉANTE, *à Orgon.*

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme, & ce qu'il peut vouloir.

ORGON, *à Cléante.*

Pour nous raccommoder il vient ici, peut-être :
Quels sentimens aurai-je à lui faire paroître ?

CLÉANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater ;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL, *à Orgon.*

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable, autant que je desire.

ORGON, *bas, à Cléante.*

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déja quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chere ;
Et j'étois serviteur de Monsieur votre pere.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte, & demande pardon,
D'être sans vous connoître, ou savoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis Huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur ;
Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

ORGON.

Quoi ! vous êtes ici ?...

M. LOYAL.

Monsieur, sans passion.
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vuider d'ici, vous, & les vôtres,

Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,
Sans délai, ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi ! sortir de céans ?

M. LOYAL.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.
La maison, à présent, comme savez de reste,
Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens, désormais, il est maître & seigneur,
En vertu d'un contrat, duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS, *à M. Loyal.*

Certes, cette impudence est grande, & je l'admire.

M. LOYAL, *à Damis.*

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
(*Montrant Orgon.*)
C'est à Monsieur; il est & raisonnable & doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office,
Pour se vouloir, du tout, opposer à justice.

ORGON.

Mais...

M. LOYAL, *à Orgon.*

Oui, Monsieur, je sais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion,
Et que vous souffrirez, en honnête personne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, sur votre noir jupon,
Monsieur l'Huissier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL, *à Orgon.*

Faites que votre fils se taise ou se retire.

Monſieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE, *à part.*

Ce Monſieur Loyal porte un air bien déloyal !

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendreſſes,
Et ne me ſuis voulu, Monſieur, charger des pieces,
Que pour vous obliger, & vous faire plaiſir;
Que pour ôter, par-là, le moyen d'en choiſir
Qui, n'ayant pas pour vous le zele qui me pouſſe,
Auroient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens
De ſortir de chez eux ?

M. LOYAL.

On vous donne du tems,
Et juſques à demain je ferai ſurſéance
A l'exécution, Monſieur, de l'ordonnance.
Je viendrai ſeulement paſſer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, ſans ſcandale & ſans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que ſe coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai ſoin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien ſouffrir qui ne ſoit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vuider de céans juſqu'au moindre uſtenſile :
Mes gens vous aideront; & je les ai pris forts,
Pour vous faire ſervice à tout mettre dehors.
On n'en peut pas uſer mieux que je fais, je penſe;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,

Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON, *à part.*

Du meilleur de mon cœur, je donnerois sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce muffle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLÉANTE, *bas, à Orgon.*

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me démange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous siéroient pas mal!

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infâmes,
Ma mie; & l'on décrete aussi contre les femmes.

CLÉANTE, *à M. Loyal.*

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez.
Donnez tôt ce papier, de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joie.

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, & celui qui t'envoie!

SCENE V.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

Hé bien, vous le voyez, ma mere, si j'ai droit,
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connues ?

Madame PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nues.

DORINE, *à Orgon.*

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par-là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme;
Il sait que très-souvent les biens corrompent l'homme;
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous : c'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE, *à Orgon.*

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et sa déloyauté va paroître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCENE VI.

VALERE, ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALERE.

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'État;
Et me vient d'envoyer un avis, dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe, qui long-tems a pu vous imposer,
Depuis une heure, au Prince, a su vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'État l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne;
Mais un ordre est donné contre votre personne;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE.

Voilà ses droits armés; & c'est par où le traître,
De vos biens qu'il prétend, cherche à se rendre maître.

ORGON.

L'homme eſt, je vous l'avoue, un méchant animal.

VALERE.

Le moindre amuſement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon caroſſe à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de tems, le trait eſt foudroyant;
Et ce ſont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu ſûr, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner, juſqu'au bout, votre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois-je point à vos ſoins obligeans!
Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems;
Et je demande au Ciel de m'être aſſez propice,
Pour reconnoître un jour ce généreux ſervice.
Adieu. Prenez le ſoin, vous autres....

CLÉANTE.

Allez tôt;
Nous ſongerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

SCENE VII.

TARTUFFE, UN EXEMPT, MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, VALERE, DAMIS, DORINE.

TARTUFFE, *arrêtant Orgon.*

Tout beau, Monſieur, tout beau ! ne courez point ſi vîte ;
Vous n'irez pas fort loin, pour trouver votre gîte ;
Et de la part du Prince, on vous fait priſonnier.

ORGON.

Traître ! tu me gardois ce trait pour le dernier :
C'eſt le coup, ſcélérat ! par où tu m'expédies ;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je ſuis, pour le Ciel, appris à tout ſouffrir.

CLÉANTE.

La modération eſt grande, je l'avoue.

DAMIS.

Comme du Ciel, l'infâme, impudemment ſe joue !

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne ſauroient m'émouvoir,
Et je ne ſonge à rien, qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi, pour vous, eſt fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

TARTUFFE.

Un emploi ne sauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable ?

TARTUFFE.

Oui. Je sais quels secours j'en ai pu recevoir ;
Mais l'intérêt du Prince est mon premier devoir.
De ce devoir sacré la juste violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoissance ;
Et je sacrifierois à de si puissans nœuds,
Ami, femme, parens, & moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur !

DORINE.

Comme il sait, de traîtresse maniere,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révere !

CLÉANTE.

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zele qui vous pousse, & dont vous vous parez,
D'où vient que, pour paroître, il s'avise d'attendre,
Qu'à poursuivre sa femme, il ait su vous surprendre,
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer,
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser ?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire ;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui ?

TARTUFFE, *à l'Exempt.*

Délivrez-moi, Monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir;
Votre bouche, à propos, m'invite à le remplir;
Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout-à-l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui! moi, Monsieur?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
(*A Orgon.*)
Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude,
Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande ame pourvue,
Sur les choses toujours jette une droite vue;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais, sans aveuglement, il fait briller ce zele,

Et l'amour pour les vrais, ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et de pieges plus fins on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur, toutes les lâchetés.
Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même;
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au Prince un fourbe renommé,
Dont, sous un autre nom, il étoit informé;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
Ce Monarque, en un mot, a, vers vous, détesté
Sa lâche ingratitude & sa déloyauté:
A ses autres horreurs il a joint cette suite;
Et ne m'a, jusqu'ici, soumis à sa conduite,
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire, par lui, faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrete,
Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite;
Et c'est le prix qu'il donne au zele qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droits;
Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien;
Et que, mieux que du mal, il se souvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel soit loué !

Madame PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès !

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire ?

ORGON *à Tartuffe, que l'Exempt emmene.*

Hé bien, te voilà, traître !...

SCENE DERNIERE.

Madame PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, VALERE, DAMIS, DORINE.

CLÉANTE.

Ah! mon frere, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités.
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour;
Qu'il corrige sa vie, en détestant son vice,
Et puisse du grand Prince adoucir la justice;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie,
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie;
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre, il nous faudra pourvoir;
Et, par un doux hymen, couronner en Valere,
La flamme d'un Amant généreux & sincere.

Fin du Tome quatrieme.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce quatrieme Volume.



